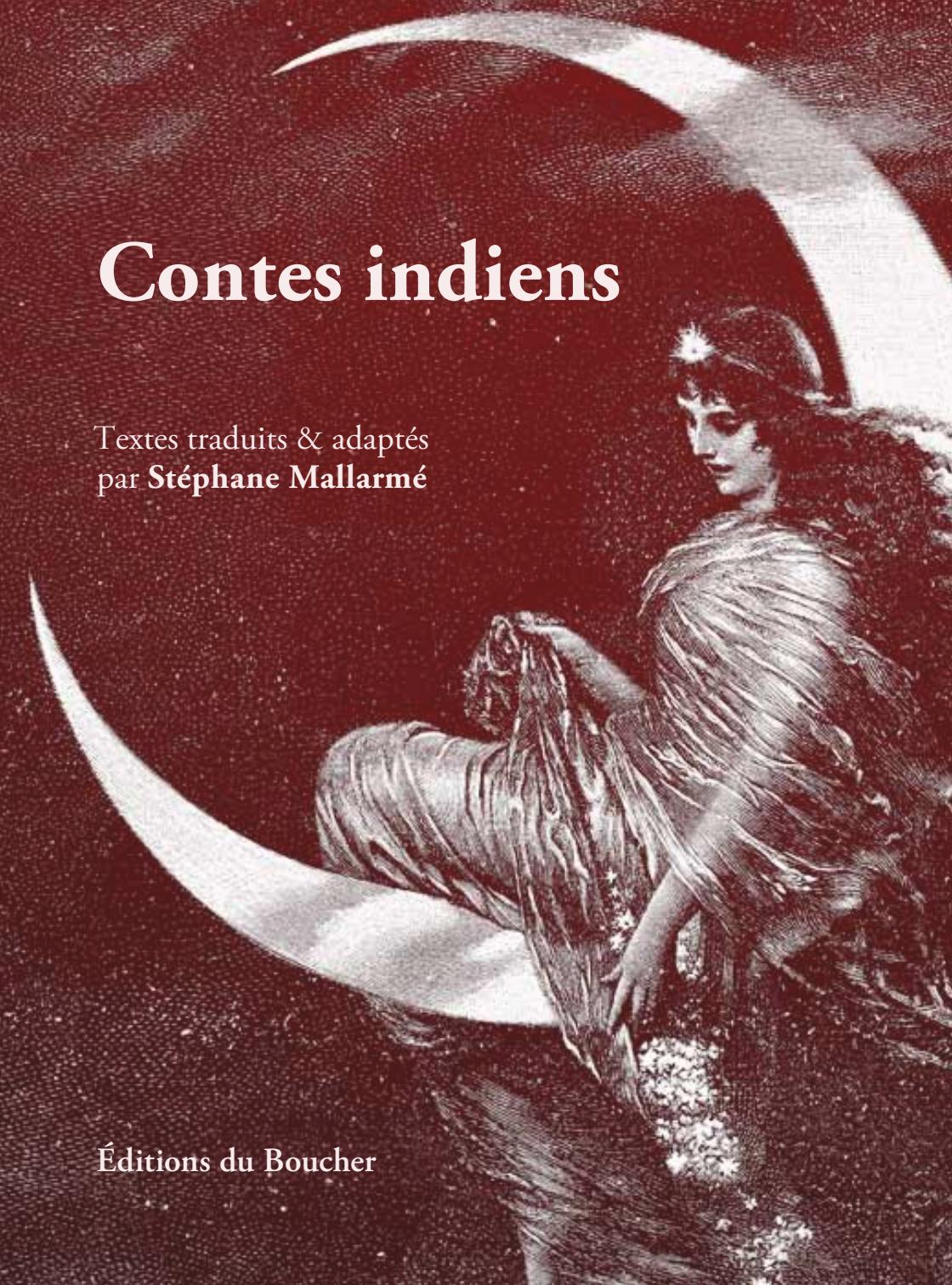


# Contes indiens



Textes traduits & adaptés  
par **Stéphane Mallarmé**

Éditions du Boucher

## CONTRAT DE LICENCE — ÉDITIONS DU BOUCHER

Ce livre numérique, proposé au format PDF & à titre gratuit, est diffusé sous licence *Creative Commons*.



Vous trouverez l'intégralité des dispositions de ce contrat ainsi que la légende des symboles utilisés sur cette page à l'adresse :

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

2013 — Éditions du Boucher  
site internet : [www.leboucher.com](http://www.leboucher.com)  
courriel : [contacts@leboucher.com](mailto:contacts@leboucher.com)  
conception & réalisation : Georges Collet.  
ISBN : 978-2-84824-081-7



---

# SOMMAIRE

Le Portrait enchanté . . . . .	4
La Fausse Vieille . . . . .	30
Le Mort vivant . . . . .	46
Nala & Damayantî. . . . .	68

---

## LE PORTRAIT ENCHANTÉ

**T**ant que le jeune homme but, la pieuse femme le considéra attentivement.

Ses membres, épuisés de fatigue, montraient une robustesse prête à renaître, sitôt le voyageur levé. « Ah ! bonne mère, avait-il imploré, un peu d'eau par pitié ! » puis il s'était assis, ou plutôt laissé tomber, sous la vérandah d'un petit temple, aux portes poussiéreuses de la ville. Comme il en semblait le dieu, la vieille anachorète, par lui regardée fixement, exhala, avec dévotion : « Noble étranger, vous vous étonnez de voir une créature aussi misérable que moi ; et si ce sont les chagrins ou les austérités qui l'ont réduite à cet état. » Une ombre, un fantôme de femme, telle : les vêtements religieux flottaient autour de son corps ainsi que s'abat la voile sur un mât, quand cesse la

brise : ses cheveux, des cordes blanchies sous la rosée, rudes, grisonnants, hors du bandeau de mousseline noire des veuves. Deux lèvres pâles se desséchaient au feu des soupirs : deux gouttes de sang indiquaient, en ses yeux, que les larmes y avaient tari. « Je vivais (la suite) à la cour de celui qui fut jadis le roi de Mithîla, nourrice de son fils Oupahara, l'enfant le plus beau que porta une mortelle.

« Vous connaissez le dicton — Les mouches cherchent les ulcères, les méchants cherchent les querelles, les rois cherchent la guerre — Tout souriait heureux quand le roi du Malava s'avisa de déclarer la guerre : jamais une n'eut de résultats aussi funestes. L'armée en déroute : pillés, les trésors de l'État ; traînés, les fers aux pieds, mes augustes maîtres et jetés dans une prison où ils languissent encore : moi, fuyant éperdue, à travers les forêts, le royal nourrisson à mon sein, parmi les tigres. Une panthère, jaillie de la jungle me barre le chemin, je m'évanouis sous sa griffe ; l'enfant roule. Où?... Désespérée, je me réveillai sans le précieux dépôt, que je devais garder jusqu'à la

mort. Un berger Bhilla<sup>[1]</sup>, de ses flèches, a immobilisé le fauve : j'étais dans sa hutte. J'appris que les femmes avaient emporté l'enfant dans la montagne, où le miel naît. Qu'est-il devenu ? l'a-t-on laissé grandir comme la plante Soma à l'ombre des bois ? Il aurait ton âge, mon fils, et si les jeûnes d'une pauvre ascète le rétablissaient dans son triomphe, il serait aujourd'hui le plus puissant des hommes.

— Embrasse-le donc bien vite, ma mère : car il est devant toi, ce nourrisson tant pleuré.

— Mon cœur me l'avait déjà dit », exulta la nourrice, en serrant le jeune homme contre sa poitrine et le baisant sur la tête et les cheveux comme autrefois, riant, pleurant, dans un radotage joyeux et fou... Lui : « On ne t'avait pas trompée, un ermite, qui demeure sur la montagne, se chargea de m'élever, et de m'instruire. Je sus dès le jeune âge la douloureuse histoire de ma famille et viens

---

[1] Tribu sauvage montagnarde. [Les notes de bas de page sont de Mallarmé.]

ici conduit par la vengeance. Sur mon front, tu le lis, il y a : que je délivrerai mon père et ma mère ; moi, dont personne ne soupçonne l'existence.

— Ah ! mon fils, la faveur de Bhagavat t'ouvre ses trésors ; ton étoile t'amena : le peuple irrité, sous les impôts et avec le regret de son souverain légitime, est prêt à se révolter et, grâce à toi, nous aborderons aux temps nouveaux ! Demeure dans ce temple, nul ne t'y viendra chercher. »

Le prince, après un repas de fruits, se coucha sur des feuilles. Il ne dort guères, il réfléchit longtemps et, le matin, faites ses prières et ses ablutions, il s'approcha de sa nourrice.

« Mère, il me faut savoir ce qui se passe dans le gynécée du cruel Vikatavarma.

— Que les dieux soient loués ! L'humble ascète est en possession d'un moyen de te servir. Voici une amulette, travail de mes après-midi, ce bijou sacré, enchâssant toutes les gemmes de ce pays en l'épanouissement multicolore d'un paon, que je

veux, comme gorgerin, proposer à la reine : elle me reçoit en ses heures d'ennui.

— La reine ! dis-moi, est-elle fidèle à son époux ?

— Nuit et jour, gardée à vue dans le palais, il lui serait malaisé de ne pas l'être ; mais c'est tout et, sous les caresses du roi, ma maîtresse reste aussi froide que la neige de l'Himalaya.

— Le Sérail est-il nombreux ? La belle Soundari a-t-elle des rivales ?

— Oui. Mille.

— Ainsi, jalousies, tendresse, fureur, nous utiliserons tout sans scrupule. Irrite l'orgueil de la reine, cette corde toujours vibre chez les femmes ; représente son mari comme un monstre difforme, vivant outrage pour elle ! Va, tu me tiendras chaque jour au courant. »

Les religieuses indiennes ne perdent que rarement l'opportunité de s'occuper des affaires d'autrui. Quelques jours après, la nourrice : « J'ai moi-même vu la reine, à la faveur du joyau, son immédiat caprice ; et j'ai ouvert en elle sur ses

infortunes autant de regards, et plus, qu'en étale la queue innombrablement ocellée de l'oiseau de pierreries. Maintenant elle maudit le joug qui l'attache à son mari.

— Je t'accorde des compliments et tu me sembles vieillie dans l'intrigue non moins que dans la pénitence. Moi, de mon côté, je n'ai pas perdu de temps : avec du bétel, de la noix d'Arek, du camphre pilé, du cardamone et du bois de corail, j'ai fait mon portrait, que je crois ressemblant. Présente comme un autre objet rare, dont le paon éblouissant fut le précurseur, ce tableau, aujourd'hui même, à la reine ; et tu feras ainsi qu'après avoir possédé, dans ce bijou, ce que, pour elle, résume, déjà, de scintillements et de feu, sa rêverie à l'amant qu'elle ignore, la belle considère, sans se douter davantage qu'il existe, ou que ce soit mieux qu'une fantaisie, enfin l'image de l'inconnu. Tu m'apprendras ce qu'elle en pense. »

Le soir même la religieuse accourait au temple.

« Ah ! mon fils, tout marche à souhait. Cette reine, si hautaine mais femme, je la vois encore se troubler, et frémir et pâlir : elle tenait, la tête penchée, le tableau comme pour y mirer son désir. S'efforçant de paraître calme : — Qui a fait ce portrait ? Je ne vois dans cette ville aucun artiste capable d'exécuter cette œuvre. — Votre Majesté sait apprécier le talent ; mais ce portrait a surtout le mérite de la ressemblance. — Tu dis ? Cette tête merveilleuse appartient à un mortel ? Réponds vite. — Grande reine, si vivait, sous les cieux de saphir, brillant et doué de pareille beauté, un jeune homme de noble famille, versé dans les sciences profanes et saintes et du caractère le plus élevé ; que lui donnerait-on ? — Ce qu'on lui donnerait : mais sa personne, son cœur d'abord ; et encore tout cela lui serait inférieur.

« Que les conquêtes de l'Amour sont ailées de foudres : elle ! la fière Soundari, était-ce sa froideur qui se fondait ainsi. Le coup, tu le sens, porta, je n'eus qu'à continuer bas. — J'apprendrai en confiance à la reine que le fils d'un roi voyage en ce

moment, incognito. Votre Majesté est tombée, par hasard, sur le chemin de ses yeux, le jour de la fête du printemps, dans le bocage situé aux portes de la ville. Il y demeure en l'illumination et l'enthousiasme de soi où le mirent votre présence et, le crut-il, vos regards; c'est lui qui de sa propre main a peint ce portrait, pour que restât un gage de ce qu'il se sentit devenir, dans un instant de transfiguration. Si Votre Majesté veut se convaincre que je n'ai rien exagéré, il lui peut plaire d'ordonner un rendez-vous, pour aujourd'hui, demain, quand elle s'en souciera; et elle verra, enchanté et toujours pareil, celui dont je suis, à son insu, vers elle, la toute humble messagère.

« Soundari rougit; elle craignit de s'être trop avancée, mais plus curieuse, soudain : — Au moins, tu es sûre qu'il m'aime? Ah! je me désole souvent seule; car je suis seule, tu ne comptes pas comme mon époux ce Vikatavarma, vainqueur et c'est tout, jadis, du roi de Mithîla : un vaniteux soudard, peu habile en l'art de plaire. Il me prit de force; fiancée que j'étais, avant même ma naissance et la sienne,

par nos deux mères amies, au prince Oupahara, ravi des bras de sa nourrice, perdu et peut-être mort, dans la montagne.

« Un soupir délicieux, je te souhaite, mon fils, d'en respirer de pareils, remua la blancheur de deux seins, sous le gorgerin de turquoises, d'émeraudes et la lourdeur de maintes pierres. Comme voulant se distraire d'une vision chérie que ton portrait eût rendue importune, encore qu'elle mêlât sans doute les deux et pour en fuir l'obsession, elle revint vite à ce qu'il y avait de plus dissemblable, ou le chagrin causé par son hideux époux : pas de maux qu'il ne lui infligeât. — La suprême offense ! il n'a pas craint devant plusieurs entre mes suivantes, de badiner avec une danseuse, étrangère, plaçant des lotus en boutons dans la chevelure de la folle : qui osait se comparer à moi, pour une nuit qu'y avait dormi l'infidèle, captif de ces ténèbres parfumées mais vulgaires. Décidément, je consens à voir demain ce jeune homme, à la tombée de la nuit, sous le berceau d'asôkas situé, ainsi qu'un jet d'eau verdoyant, au centre du jardin des femmes.

« Voilà, mon fils, ce qu'il me tardait de te dire. Ai-je eu tort d'affirmer à la reine que tu étais amoureux d'elle? En la voyant, tu ne regretteras pas l'aventure.

— Non, assurément : à vingt ans et quand la jeunesse flambe, on ne fuit pas, devant la très belle Soundari. Si l'action est mauvaise de séduire la femme d'autrui, ici le but la justifie : je veux briser les chaînes de mon père. Instruis-moi de ce qu'il faut faire pour pénétrer dans le gynécée. »

La bonne nourrice ne tarit pas sur les précautions, expliquant minutieusement au prince la place occupée par chacun des officiers préposés à la surveillance des bosquets : comment il devait s'y prendre pour les éviter. Avant de pénétrer dans l'enceinte des jardins, il faudra sauter un fossé (qu'il prenne un bambou à cet usage), escalader un mur ; et se diriger, à travers un labyrinthe, sans autre fil conducteur que le sourire souhaité de sa maîtresse, jusqu'au carrefour des sept allées, où règne le berceau d'asôkas.

Oupahara attendait la fin du jour suivant.

Les récits de la religieuse se présentèrent bien des fois à son imagination : même il se rappelait moins les prisonniers, sa famille languissant dans la prison, tout près, que cette reine impressionnable, à qui une union maudite avait, d'autant plus subtilement que l'en privant, appris ou comme fait deviner toute la délicieuse ivresse d'un amour partagé.

Un rendez-vous, avec une reine, vaut pour le moins, qu'on attende.

Oupahara, avant de détailler du regard, la retraite privilégiée d'une femme élégante et tout un exquis décor qui en contient déjà la présence, songeait, à part soi ; reprenant haleine. Il se remémora vite comment à l'heure dite il avait approché le fossé qui sépare la demeure royale. Une tige de bambou lui servit de pont mobile pour traverser, dans l'ombre, l'eau stagnante : puis, sauter d'un bond de léopard sur le grand portail, et, de là, glisser sur le terre-plein, il était au cœur de la forteresse.

Le cri plaintif d'un couple de ramiers, échangeant leur aveu dans les roseaux d'un étang, l'arrêta. Une allée s'offre entre des tchampakas si élevés et touffus qu'il eût dit une rue bordée de hauts logis que toucheraient ses mains, les deux bras étendus ; au fond, un porche sablé élargi par cent banians séculaires. La lune se mire, comme en des bassins, au luisant des sabres recourbés, le long de chambellans endormis. Le promeneur, brusquement, atteint par un tournant, à d'interminables manguiers. Quel instinct ou quelle connaissance du site, pour déjouer les pièges et leur mystère ! les deux : car le prince aimait et il se souvenait des conseils minutieux de la prudente anachorète. Le berceau d'asôkas, terme de sa course ; enfin, il l'aborde, y séjourne, écartant doucement les tiges artificielles fleuries d'odorantes lanternes, qui s'abaissent sur un lit brodé de soie, mais vide. Complices de l'amour ou ses serviteurs vigilants, attendent autour d'une ombrelle épanouie, un éventail aux oiseaux immobiles ; une aiguère étincelante de gouttes mystérieuses, diamants ou senteurs.

Oupahara distingue sur une poudre d'étoiles, prêtes à la revêtir d'éblouissantes sandales, la nudité d'un pas. Apparemment ce pas avait bravé plus d'un danger, car l'apparition, qu'il conduisait avec un silence rythmé, se précipita éperdue dans la salle de verdure ; et seuls les noupouras résonnèrent joyeusement à mi-hauteur d'une jambe enfantine. Un gémissement, échappé comme à un luth plaintif, attesta deux lèvres humaines : « Hélas ! on m'a trompée (ne voyant pas l'amant ; il s'était caché, contre un tronc, pour jouir de cette venue et n'y mêler son attente, et :) Mon cœur, pourquoi as-tu cru à une chose impossible ! »

Ah ! l'anachorète, sa nourrice, avait trompé l'adolescent : ce n'était pas une femme, même souveraine et jeune ; mais une déité. Un chant muet s'éleva en lui, disant, à travers les battements de sa vie, ces motifs épars : — La liane gracieuse des sourcils badine en suivant le contour des yeux, ces lacs où se fond l'éternel azur d'un jour de bonheur — la joue, où coule la prunelle, est argentée ainsi que la tige de roseau — une bouche, noyée,

elle-même, en l'extase comme un autre regard plus grand, exalté vers des cieux, respire une brise pareille à celle qui traverse la Malaya et son bois sacré de sandal. Il défaillit à la taille mince et au sein levé en offrande ; que découvrait une onde de fiers cheveux tombant sur les épaules d'abord, puis sur l'ampleur des hanches calmant, sans l'appesantir, l'élan de la démarche légère.

« Ayez pitié de moi, femme trop charmante (il sortit de sa cachette, anxieux), faites-moi vivre de nouveau ; en attachant sur un, qu'a mordu le serpent de l'amour, ce sourire seul capable de fermer sa blessure, comme un magique baume. »

Prière superflue ! Soundari ne sentait ni le besoin d'être persuadée ni l'envie de se défendre. La vie de cette esclave couronnée, que des nerfs, tour à tour, caressés et brisés par le feu du climat, éveillaient comme à de suprêmes musiques, avec l'accompagnement, redoutable et morne des passions indiennes, toute afflua dans un de ses regards.

« Oh ! murmura le prince agenouillé, je te reconnais, toi que je savais avant de naître. Ô Soundari, ravie par un tyran, ma fiancée, tu m'appartenais de tout temps : je suis ton fiancé, le fils du roi Mithîla ; vainqueur des dangers et de la mort, pour, ici, tomber à tes pieds. »

Le Kokila chanta, tout à coup, l'hymne matinale.

« La nuit fut complaisante à notre rencontre : faut-il qu'à peine elle s'est accomplie, nous nous séparions ! »

Comme un enfant boudeur, la reine se pendit soudain au cou du bel Oupahara, lui fit de ses bras parfumés un étroit collier. Grave et lente bientôt : « Si tu pars, maître de mon âme, compte que mon souffle s'en ira avec toi. Emmène-moi ; ou il n'y a plus moyen d'exister pour ton esclave !

— Patience, chère insensée, nous perdrons tout par une conduite si imprudente ; m'aimant, écoute-moi. Nul plus que ton époux n'est crédule aux incantations et à l'œuvre des sorciers. Montre-lui le portrait que je t'ai envoyé : persuade-le (non il ne

faut pas ouvrir cette bouche de perle pour te récrier, ni pour rire, ou je la baiseraï, enfant) que ce talisman peint a le don de métamorphoser en celui qu'il représente quiconque s'abîme à le contempler ; et, si tu m'y trouves beau, exige qu'il revête cette figure, sinon il ne te plaira jamais. Ajoute, certes, pour l'endoctriner, qu'il y a lieu, par exemple, d'offrir un sacrifice, avec de certains rites que je vais t'indiquer. Jeûne, le sixième jour de la lune ; au soir venu, une cloche parmi ces branches le doit avertir, qu'il se rende seul, entends ! sans officier ni garde, au carrefour des sept allées. Ce n'est pas tout (ne sois pas divine ainsi, le front levé, ou j'oublie quelque prescription importante : une) c'est qu'il récite les mantras d'usage devant le feu, allumé par une main, inconnue et pure, avec du camphre, de l'aloès, du beurre de noix fraîche : qui consumera une victime égorgée. Tu comptes sur tes doigts chaque ingrédient sacré ; oh ! je te les prends, menus et pareils à des fleurs, dans ma paume heureuse, et continue : Quand la grasse fumée dépassera ces arbustes, le moment de la transformation approchera : une

dernière invocation aux éléments et aux divinités propitiatoires... Le roi revêtra la forme désirée. Ne t'effarouche pas, cela n'arrivera jamais. La cloche, tu es censée, vis-à-vis de ton époux la mettre en branle ; assiste pour en témoigner la première, impatiente, à sa transformation. Non, rien de vrai, reste au harem, attendant l'issue : ou tu viendras. Seulement murmure à l'oreille de cet imbécile les contes qui peuvent l'attirer dans le piège : cela ne te coûtera guères : le mensonge est le bain aux eaux rieuses, où nagent volontiers les femmes, elles en serrent dans leurs doigts l'écume qui n'est rien. Je ne t'ai rien dit, mais sache. Je n'ai fait, avec ces paroles inutiles mais dont chacune importe, que baiser l'air qui te contient, pour qu'il s'émeuve doucement autour de toi! »

Soundari devina que les desseins de son amant n'étaient pas d'une bienveillance extrême à l'endroit du roi, mais, toute à son désir, cela lui parut insignifiant. Le difficile resta de s'arracher, en soupirant des bras du prince et de regagner le palais.

Oupahara, en retournant à la chapelle et vers l'anachorète, ne croisa sur son chemin qu'un lézard vert fuyant dans l'herbe aussi d'émeraude ; présage excellent pour les mariages et les affaires de cœur.

Tout dormait, aux alentours bleuis de lune, du palais. « La puissance des Mantras est grande : demain, revenez demain, vous en verrez l'effet » péroraient les ministres à la foule attardée qui assaillait les portiques, avec le secret espoir d'y contempler le roi, rajeuni, embelli ; ainsi que la rumeur étrange avait surpris la ville. Quoi ! allait-on, au lieu d'un monstre rabougri, posséder un guerrier fier et élancé comme souverain. Pas de joie plus vive qui puisse échoir à un peuple. Lui, cependant, Vikatavarma, avançait vers les piles de bois enflammées, dans la direction qu'appela la cloche : il cesse, la marche ralentie comme par un soupçon, mais retrouve ses esprits devant la claire sécurité du bûcher qui flambait joyeusement.

« Soundari (d'une voix à peine émue) que tu sois présente ou loin, écoute : cette beauté obtenue grâce à ta bienveillance, ne t' imagine pas qu'elle servira au plaisir de rivaless. Séduisante amie, ne crains rien, mes transports, jaillis pour toi, toujours augmenteront. »

Il exhale sa hâte ainsi, non sans quelque fatuité future.

Ses yeux fixés sur le portrait auguste qui le hante idéalement et partout, avant de revêtir ce dieu qu'il sera, le voici pris de quelque regret ; non pour sa dépouille de nain, mais pour l'abandon des vilénies dont elle était l'ordinaire enveloppe. Oui, devenir ce jeune homme splendide, total, debout qui maintenant l'approche, hors du cadre éclaté et vain : et l'être magiquement à jamais ! Cependant il voudrait lui confier, pour son amusement, quelques-uns des vieux tours ou méfaits encore dans le sac pour un prochain avenir. Le visage glorieux rétracte un pli et semble sourire. « Parlons. Mes secrets (pour que tu sois tout à fait moi, et mon humble esprit, toi), je te les offre, comme ce que vaut de très précieux et

de suprême le sacrifice où je t'évoque. Faire étrangler quelques parents qui me gênent ; déclarer, sous un prétexte fallacieux, la guerre à mon voisin, le souverain de Behar ; lever un nouvel impôt, c'est tout, ah ! et faire dévaliser un riche négociant qui possède le plus beau diamant connu. J'oubliais, le frère de mon père, le roi de Mithîla que j'ai détrôné : il faut en finir, avec quelque excellent poison, simplement... »

Oupahara bondit hors du bosquet. « Monstre, pensa-t-il, c'est une action chère aux dieux, de trancher une pareille vie que la tienne. »

D'un coup de cimeterre, prompt, il perce le corps du misérable qui, peut-être, crut, le temps d'un éclair, au fulgurant accomplissement de sa métamorphose : du moins, par charité, le suppose, celui que le tyran prenait pour une hantise de sa beauté prochaine, et qui était le héros lui-même.

Le bûcher, activé par les flots de beurre végétal, travaille à rendre le cadavre méconnaissable : l'entière noirceur de l'âme qui l'habita naguères,

apparue un instant aux traits carbonisés, tout s'efface même pour le souvenir.

Pâlissante, contre la vasque d'un jet d'eau, qui se taisait parmi l'air, Soundari attendait, défaillait.

Le prince courut vers le palais et entré, à cette rencontre plus intimement, dans le personnage évanoui : « Tu n'as plus désormais d'autre époux que moi ! » persuada-t-il. La veuve se contente de cette courte phrase et n'essaie point de larmes fausses.

Sur l'escalier d'honneur, les poètes, les panégyristes, les astrologues, les brahmanes, les chambellans, se groupaient pour saluer leur Maître. Le premier médecin osa féliciter Sa Majesté du changement favorable opéré en elle, quoique, il bégaya... ce ne fût sous l'empire d'aucune drogue ordonnée par ses confrères et (se reprenant) malgré que la personne royale fût loin d'être défectueuse, auparavant.

Restait à prendre possession du Sérail : le nouveau roi y entra, tenant par la main sa première épouse.

Le treillis d'or des lucarnes coupait par endroits le rayon matinal de lune ; tandis que l'agonie stellaire d'une lampe, aux plafonds suspendue, animait un reflet d'invisibles danses. Il voletait aussi, dans les hauteurs, de grands éventails blancs qui, de leur aile, dispersaient à tous les recoins les parfums de délire et d'oubli, montant des cassolettes mal éteintes. Le bain, comme un grand regard, veillant au jour qui vient, nappe limpide, attendait les dormeuses, plongées encore dans la transparence de leurs seuls songes. Tuniques en soie de Chine, à terre, et les pétales de corsets délacés, un effeuillement gai : d'où se seraient envolés, pour de subtils cieux, les abeilles et les colibris. Tous ses bijoux sur elle gardés en le sommeil, ajoutait à la nudité de chacune.

Prestement, l'essaim s'assembla. Ces dames, que la transformation du roi intéressait avant personne, ouvrirent des yeux de pierreries stupéfaites. « Que notre Seigneur est différent, ma chère, disait à l'autre celle-ci tout bas : nous n'avons pas perdu

au change ; mais c'est égal, on le retrouve tout de même. »

Oupahara, pour imiter le défunt, dont l'équité indéniable consistait à distribuer au gré commun ses galanteries, prononce des mots aimables congruant aux minois. La vérité, qu'il avait hâte de se retrouver avec sa bien-aimée Soundari : avec elle il prolongea jusqu'à l'éclatant midi sa nuitée, la première de son avènement au trône. — Un sorbet, quelques baisers encore sur une bouche plus fondante et plus suave ; et ce fut le Conseil. Les ministres arrivèrent avec mille génuflexions et autant de compliments.

« Messieurs, fit le roi, mes idées ont changé avec ma personne ; vous savez que je n'avais pas de très bonnes intentions à l'égard de mon oncle, l'ex-souverain de Mithîla. Voici, maintenant je prétends qu'il soit libre, qu'on lui restitue ce royaume, le sien, et obéissons-lui comme à un père. »

Stupeur, dégénérée en simple grimace, des ministres, puis en leur moue ; avant qu'un insinuât

que la générosité, dans la politique, était une habileté contestable.

Sans les écouter, le prince reprit :

« Je voulais aussi envahir le territoire du Behar. Après mûre réflexion, j'y renonce ; l'instant n'est pas favorable : des soldats massacrés, des récoltes dévastées, l'inimitié du sol et des gens, voilà ce que j'y gagnerais. Mieux vaut, toujours, se laisser déclarer la guerre, que de la déclarer soi-même. »

Sur ces entrefaites, on annonce au roi que le propriétaire du fameux diamant demande à lui parler. Le négociant entra tremblant, il s'attendait à être dépouillé et à recevoir la bastonnade en guise de paiement si le roi se trouvait dans un accès de générosité.

Quelle ne fut pas sa surprise, quand le monarque lui dit d'un ton affable :

« Depuis longtemps je désirais posséder ton diamant et, comme il ne me convient d'acheter une chose si précieuse au-dessus ni au-dessous de

sa valeur, nous ferons estimer cette pierre par les experts. »

Cette fois qu'il n'était plus question de politique, mais d'honnêteté, les ministres prirent leur parti et déclarèrent en grand enthousiasme :

« Comme c'est bien lui, notre vertueux, notre incomparable Souverain, ainsi que nous le pressentîmes toujours et, mieux, que nous le reconnaissons. »

Journée, la seule, noblement remplie, d'un règne qui finit avec. Le vieux roi et la reine, tirés de prison, trouvèrent débarrassé leur trône : et, sur une marche les y menant, un fils tendre et respectueux : qui, s'effaçant devant le pouvoir paternel, se contentait de rester prince héréditaire ; mais l'époux enivré de Soundari.

Ce soir, à l'heure où le soleil s'abaisse derrière la montagne et où la nuit étoilée remplace une journée brûlante, les pasteurs revenaient, à la hâte comme de coutume, les épaules chargées de celles

d'entre leurs bêtes qui étaient jeunes ou fatiguées. Tout voyageur, pieusement s'arrête, pour saluer le seuil d'un petit temple annonçant la porte de Mithîla ; mais ce n'est plus celui qu'attendait, en le pleurant, la bonne anachorète, recueillie au palais, nourrice par deux fois, de sa vie et de son bonheur : à présent que grâce à un adroit stratagème il s'est reconquis, fils, prince et amant.

---

## LA FAUSSE VIEILLE

**D**ans le royaume de Mathoura pareil à la queue d'un paon, où le sol, au lieu de fleurs, entr'ouvre des yeux d'émeraude et de diamant, vivaient, sous ce regard, deux petites princesses, leur mère morte de bonne heure. Un rajah, leur père, à barbe grise, qui s'ingénia d'épouser en secondes noces une jeune femme très belle et très méchante. Détestant ses belles-filles, les maltraitant. Ce vieillard amoureux et dominé la laissa faire ; chaque jour apportait son tourment. À bout de patience, les enfants résolurent de s'enfuir ; ces deux fortes têtes, de quatorze et de quinze ans, mûrirent, sous leurs boucles, un plan d'évasion. Trompant la surveillance, elles franchirent les portes du palais, celles de la ville et, par un soir de lune, les deux filles de roi, en la forêt, marchaient au hasard pendant que l'astre au

rai subtil glaçait leur ingénuité. Ignorant de courir les aventures comme des jongleuses, l'effroi les gagne, elles commencent à regretter.

Soudain, un somptueux palais offre son seuil, elles y pénètrent, à l'étourdie : habitation d'un rakcha maléfisant et de sa femme qui ne lui cédaient en rien. Les hôtes, absents ; la maison, vide. Ces fugitives mourant de faim avisent du riz bouilli sur un plat d'argent, et le mangent avec avidité. Le repas finissait, qu'un grand bruit se fit, de l'ogre et de sa femme rentrant. Les sœurs se sauvèrent sur le toit en forme de terrasse ; où, par une ouverture ménagée dans le mur, elles voyaient, entendaient tout à l'intérieur. L'aspect du rakcha, peu rassurant : ses yeux flamboyaient, une barbe hérissée jusqu'aux genoux, la bouche énorme béait sur des dents aiguës.

« Par les mille yeux d'Indra, rugit-il en entrant, quelqu'un a passé ici, madame, cela sent la chair fraîche.

— Radotage, insinua l'ogresse : qui oserait se risquer au sombre de cette forêt ? et on nous redoute à trente lieues à la ronde.

— Je vous répète, madame, que je sens une odeur qui déjà suffit à me mettre en appétit.

— Vos lèvres gardent l'odeur du sang : ne venez-vous pas de dîner de marchands rencontrés dans la jungle ?

— À votre gré. Je meurs de soif et vais au puits tirer de l'eau ; ensuite, je ferai ma ronde, bien fin qui m'échappera. »

Qui dira les princesses à l'aise, pendant cette conversation !

La cadette, d'un sang-froid merveilleux à son âge, sitôt que le couple aimable chemina vers le puits, vint doucement. L'ogre lourd déjà d'une digestion laborieuse, s'occupait à descendre le seau, et sa compagne, penchée en avant, à diriger les oscillations de la corde. Un geste prompt comme l'éclair, de la courageuse enfant, saisit par le talon chacun des époux, les culbute : ils traversent l'orifice

hagard, se débattent sur l'eau, appellent avec rage. Tout se tait, l'ogre et sa femme ont cessé de vivre : n'ajoutons d'oraison funèbre. Le logis regorgeait d'or et d'argent, seul reste des pauvres gens par le maître dévorés jusqu'aux os. Les enfants possédaient ces richesses. À la résidence superbe, un seul inconvénient : d'être, dans les bois, perdue. Deux jeunes filles comme Fleur-de-Lotus et Goutte-de-Rosée devenaient bien exposées en pareil site. Une, au logis, restait à vaquer aux soins du ménage, l'autre menait les troupeaux aux champs. Fleur-de-Lotus, celle-ci, quoique la plus jeune, adressait, avant de partir, à l'aînée mille recommandations. Surtout ne pas oublier de mettre le verrou, et « Si quelqu'un frappait, ne lui ouvre que le visage saupoudré de charbon, afin qu'il n'évente ta beauté. »

Personne heureusement ne s'aventurait au lieu maudit. Les mignonnes peu à peu familiarisées avec leur situation nouvelle, se rassuraient, ensemble. Par l'ardeur de la chasse entraîné, le fils

du roi d'Hastinapoura<sup>[1]</sup>, une après-midi, passe devant le palais du défunt rakcha. Un prince de la ville des éléphants, en vie ou sculptés dans le porphyre, ayant sa force et leur stabilité, ne s'effraie que difficilement. Sa suite tenue à distance, il marche tranquille du côté de la demeure, dont l'intrigue le silence. La porte, aux coups de sa javeline, se tient close et le royal chasseur, qui n'est pas endurant, et murmure et menace. Goutte-de-Rosée ouvrit d'une main timide, elle tendit à l'adolescent la jatte d'eau fraîche qu'on offre aux voyageurs. Méconnaissable avec sa figure masquée de poudre noire et des loques à la hâte fripées sur son vêtement, on eût cru la plus vulgaire des servantes, le rusé prince ne s'y laissa prendre ; il flairait un mystère et, sans boire l'eau présentée, brusquement la jette au visage de la princesse. Le teint reparaît et son premier incarnat. Si le procédé était vif, le Seigneur s'en excuse aussi éloquemment que le peut

---

[1] Hastinapoura, c'est-à-dire la Ville des Éléphants, jadis située sur le Gange.

faire un beau garçon subitement frappé d'amour. Son cœur, sa main, et ses trésors, tout, il l'offrit à la belle ; qui se taisait intimidée et songeant au retour de sa sœur. Pas un instant, il n'admit l'idée qu'on pût refuser d'être la bru d'un roi. Cette rougeur et ces larmes, il les attribue à un pudique embarras et sans plus, entoure la mignonne de ses bras robustes. Une litière attendait dans la forêt : En route pour Hastinapoura ! — Quoi ! pas le temps même de tracer quelques lignes d'adieu : un véritable enlèvement. À Goutte-de-Rosée vient une illumination, en vue de laisser un fil à la pauvre revenue qui va trouver tout désert. Elle défile son collier, déchire une écharpe de mousseline et, dans chaque lambeau enveloppe une perle, ce poids précieux fixera l'étoffe au gazon. Le voyage de plusieurs jours : tout le long elle sème les perles, jetant la dernière avant d'entrer dans le palais, chez son futur beau-père. Le portail de bois et de nacre fermé, elle songe, dans la cour, à l'abandon où demeure Fleur-de-Lotus ; puis sanglote au-dedans de soi à l'unisson avec les jets d'eau.

Le soleil, ses rayons atténués, inclinait à l'occident, là-bas, quand la bergère rassembla son troupeau ; inquiète qu'à l'encontre d'une habitude chère personne ne fût allée au-devant d'elle : bientôt entre, appelle, fouille en vain ; et elle se fatigue, l'écho seul éveillé de la maison solitaire. La vérité apparaît : on lui a ravi sa compagne. Mieux que se lamenter, certaine elle dormira et remet au lendemain ses recherches. Sur pied, avant l'aurore, une première perle aperçue dans la pelouse à l'extrémité du jardin, elle devine l'intention de sa sœur. Marche droit sur une route allongée au soleil et dans la poussière. Parfois elle est plus d'une heure sans découvrir de perles. Les laboureurs lui accordent par charité quelques poignées de riz et le coucher à l'étable ; elle a dans sa précipitation omis d'emporter le moindre argent : ce n'est pas un voyage d'agrément. La beauté de l'errante princesse la voue à des dangers, comme d'être emportée par quelqu'un de terrible, seigneur ou brigand, épris de friands morceaux. Une fois, elle s'anuitait en le fossé, quand lui fait peur un cadavre de vieille

gisant là, certes morte de faim : squelette de peau tendu. Surmonter sa répugnance lui coûte plus que délicatement enlever le masque desséché et le laver à l'étang voisin : elle l'applique à ses traits avec la précision d'une main qu'on gante, puis coupant une tige de bambou, appuyée dessus, dos couché, chef branlant, elle fait son entrée, au matin, dans les rues d'Hastinapoura. Désormais assurée contre toute tentative amoureuse. « La vilaine bonne femme ! » exclamaient, en détournant la vue, les passants. Fleur-de-Lotus riait sous les rides et tranquillement ramassait une dernière perle au ras du palais, elle avait compris que sa sœur n'était pas loin. Même elle essaya de s'introduire dans la demeure royale ; les gardes brutalement la chassèrent. « Si laide engeance pouvait-elle avoir rien à démêler avec les grands de la cour ? » — « Une autre fois (en elle-même) le hasard me favorisera mieux. »

Fleur-de-Lotus se loua, il fallait, en attendant, vivre, chez un cultivateur des faubourgs de la ville. Gros ouvrage lui échéant, rien ne la rebutait, tra-

vailleuse comme une fille des champs. Les femmes s'apitoyaient et l'aidaient, à cause de sa laideur, bienveillamment. Des semaines, l'enfant garda son masque et son secret, héroïsme invraisemblable, mais il faut que la coquetterie reprenne ses droits : aussi, le matin, tôt s'échappait-elle du tas d'herbes, son lit, sous le porche de la ferme, pour faire sa toilette au cristal de l'étang. Vite ôter sa peau d'emprunt, plonger la volupté de son visage dans l'eau pure. Sa longue chevelure coulant aussi à ses flancs, la peigner et rattachée y piquer un lotus rouge ; car elle a un immémorial goût pour cette fleur de son enfance, au même nom qu'elle. Librement elle jouit du renvoi de son image, la renouvelle à ses souvenirs et fait provision d'elle-même, en secret, pour une journée. La peau vieille, lavée, à une tige de roseau pendue, égoutta, frôlée de brise. Le jour brille, il faut redevenir laide, se voûter, réintégrer la ferme et peiner comme une bête de somme.

Or, circonstance imprévue pour Fleur-de-Lotus, sa visite quotidienne dépouille peu à peu des belles fleurs la pièce d'eau, le roi y tenait fort,

on ne tarde pas à connaître le larcin : ce fut un événement ébruité jusqu'au conseil des ministres. Les politiques se creusaient l'esprit quant au moyen de savoir le voleur. Le second fils du rajah, vaillant jeune homme, déclara qu'il se chargeait seul de tirer l'aventure au clair. Il grimperait dans un arbre et, par la verdure abrité, guetterait l'amateur de calices. La nuit même, ce projet reçut exécution : le ciel resplendissait d'astres, du vent à peine ridait le lac, agitant, sans détacher un pétale, les lotus du roi.

Au point du jour, parut la vieille, par le prince, dans les rues d'Hastinapoura, remarquée, comme un prodige de laideur. « Parbleu ! voilà qui est plaisant : où la coquetterie va-t-elle se nicher ? quel besoin a de fleurs ce museau de singe... Vous allez avoir affaire à moi, madame la voleuse. » Stupeur ! le masque jaune et plissé venait de choir, pour découvrir le plus suave enfantin visage, qui jamais éclaira : un éblouissement émut le prince. Qui ? une habitante de la terre ou des cieux. Si radieuse apparition encore n'avait hanté même son idée.

L'innocente se croyait seule et tranquillement livrait tout son corps à la curiosité du jeune indiscret. Elle est sortie du bain, assise sur une marche basse de l'escalier de l'étang, pendant que s'évapore chaque goutte, diamants sur elle épars : ce suprême voile flotte aux contours, hésite et disparaît comme un nuage idéal, la laissant plus que nue. Tantôt elle relève les bras en se détirant comme pour faire saillir la rondeur de son sein, tantôt s'amuse au clapotis de l'onde sous ses petits pieds blancs, on dirait que dans leur délice se noieraient une paire de colombes. Puis lentement natte sa chevelure aussi noire que l'abeille de l'Inde. Au bassin maintenant ne s'épanouissent guères de fleurs, d'une main mutine elle attrape une des dernières à sa portée et, dans le naïf miroir, elle sourit et s'admire. Le fils du rajah ne perd rien de ces gracieux badinages : frémissant, il écarte, pour mieux voir, un rameau de figuier qui le cache... Ah ! la voleuse peut cueillir impunément tous les lotus qu'elle voudra ; il ne songe pas à la punir. Subitement est-ce le kokila qui lança son chant matinal ou un cri poussé par

Fleur-de-Lotus, le soleil éclate ; jamais la charmante ne s'est autant attardée : en une minute elle rajuste le masque et s'enfuit. Debout, contre son arbre, le prince s'empare de la fleur froissée que la jeune fille a lancée à terre : il est passionnément amoureux et partant disposé à toutes les folies imaginables. Rentré au palais, il monte chèrement sur la terrasse où le roi tient conseil : « Sire, halète-t-il sans autre préambule, je suis épris de la vieille servante qui demeure aux portes de la ville, chez le fermier de Votre Majesté et, avec votre consentement, je prétends l'épouser aujourd'hui même. »

Les ministres, malgré le respect dû aux souverains, ne peuvent réprimer un geste d'étonnement. « Quoi ! ce jeune homme, dont toutes d'un œil extasié suivent la démarche, quand il passe, superbe, par les rues ; ce prince qui posséderait les femmes les plus belles du monde ; être tombé à des goûts aussi dépravés ! » Le roi, lui, reste abasourdi d'une si étrange prière : « Perdez-vous la raison mon fils ! émet-il enfin. Épouser cette antique mendicante, un ramas d'os abject, lorsque la terre abonde en

princesses merveilleuses. Oseriez-vous, à notre race, dont les fils ont reçu la splendeur en partage, infliger cette honte? — Soit, mon père; vous me refusez, je vais de ce pas me jeter dans les flots de la Gangâ, puissent les dieux vous pardonner ma mort! »

La reine instruite, intercède pour un fils adoré : ce caprice d'esprit malade, une passagère lubie, il les faut satisfaire encore que ce soit pour longtemps. La journée s'écoule dans ces luttes domestiques; l'enfant gâté finalement triomphe. À la lueur des flambeaux, on va chercher la prétendue vieille, qui n'ose refuser un tel honneur, n'y comprend rien : elle, la fiancée d'un roi! vraiment ce fut la peine de s'enlaidir pour atteindre pareil résultat! du moins se gardera-t-elle d'ôter son masque, le prince la verrait trop belle pour lui laisser courir les champs, il lui défendrait la poursuite de cette sœur, que plus que jamais, elle souhaite de retrouver.

Deux ou trois officiers du palais assistent à la cérémonie, que célèbre un vénérable brahmane, prêtre attitré de la lignée royale. Le prince rayonne;

il entraîne dans la chambre nuptiale sa hideuse épouse et de cette voix câline que les hommes savent prendre à l'occasion : « Ma bien-aimée, il supplie, nous voici seuls enfin ; ôtez, je vous conjure cette triste peau qui dérobe à ma bouche vos traits divins. — Ces paroles sont, pour moi, une énigme, froidement insiste la princesse qui ne sait pas son secret dévoilé. Je voudrais, hélas ! être plus digne de vous ; mais telle vous me considérez, telle je suis vraiment. — Trêve de cette plaisanterie qui gâche un temps précieux. Coquette, qui vous jouez de ma tendresse. Je ne suis pas endurant et on me cède d'ordinaire. Quoi ! vous n'obéissez, c'est mettre ma patience à trop d'épreuve. Jetez l'infamie d'un déguisement, ou je vous tue sur-le-champ. — Tuez-moi donc, monseigneur ; j'en suis désolée, mais je ne saurais changer de peau, même pour vous plaire. »

Supplications, menaces, tout échoue devant une obstinée. L'époux prend le parti de se coucher à côté de sa femme ; il évoque, au contact de cette chair flétrie, le souvenir de la nubile fraîcheur qu'il

regarda le matin : mais si vive soit une imagination elle ne peut quelquefois effacer la réalité.

Cette première nuit de noces s'en ressentit.

Avant le jour la princesse croyant au sommeil de son mari, glissa du lit, pour commencer ses ablutions en l'albâtre d'un proche réduit. Le jeune homme qui guettait au lieu de dormir, a furtivement suivi sa femme et, saisissant la fameuse peau qui s'étalait à terre, il la lança dans un *brasero*, où se consomment des parfums : elle grésilla avec un bruit à son ouïe enchanteur, et presque de baisers : « Brûle, menteuse peau, exhala-t-il : tu m'as causé assez d'ennui ! » et se tournant vers Fleur-de-Lotus, enjoué plaisanta : « Vous voilà bien à plaindre maintenant d'être condamnée à rester la plus belle et la plus aimée des femmes. N'en rougissez pas ! j'ai surpris le secret de votre beauté à l'étang lustral des lotus, où je jurai de ne prendre jamais d'autre épouse que vous. »

Un baiser mieux senti que ceux de la nuit conclut le discours du prince à Fleur-de-Lotus qui se laissa

faire sans rancune. Le palais retentit, comme au choc sacré d'un gong, de l'heureuse nouvelle : la princesse rendue à l'enfance fut solennellement présentée au regard de toute la famille. Dire la joie des deux sœurs en se reconnaissant et tombées aux bras l'une de l'autre exigerait l'accompagnement d'un très accordé entre les instruments de musique, tendu des fibres même de cœurs aimants : certes, après tant d'aventures, elles avaient mérité le bonheur, qui est muet.

*Texte revu par Stéphane Mallarmé*

---

## LE MORT VIVANT

Un nuage de tristesse comme il en passe sur les visages humains, ce midi s'attardait au ciel ordinairement heureux d'une contrée de l'Inde, sur les bords de la Yamouna. Le deuil régnait ; douloureux plus qu'à l'époque, fatale deux fois, où le roi blessé à la chasse mortellement par un tigre, la reine mourut en donnant le jour à une fille : celle-ci, enfance délaissée, joyau d'innocence, de solitude et de charme, quittait le royaume natal, devant la haine de calomniatrices, ses belles sœurs. « Effrontée (toutes à la fois criant), sortez d'ici au plus vite. Heureusement que la gueule des fauves ne vous épargnera pas ; et nous ne reverrons votre figure déplaisante. » L'accusation contre l'enfant portée, on la pourrait omettre ; tant elle manquait de vraisemblance : avoir, en l'absence de ses frères, ou les

maris des perfides, violé les lois de la pudeur avec un homme de caste inférieure, il ne restait qu'à mourir. « À moins (plusieurs ajoutèrent) que Tchandra-Rajah ne veuille vous prendre sous sa protection et vous épouser : alors nous ne demanderons pas mieux que de crier haut votre virginité. »

Raillerie cruelle, Tchandra-Rajah, roi du pays voisin, ayant, voici quelques mois, cessé de vivre.

« Oui, oui ! reprit le chœur des furies : vous nous inviterez à vos noces et y choisirez un siège d'honneur pour le donner à cette sotte (désignant la plus jeune d'entre elles qui se tenait à l'écart, sans rien dire) : n'affecte-t-elle pas, voulant nous vexer, de toujours prendre votre parti. » La princesse remercia d'un dernier regard la sympathie de celle qui lui glissait furtivement quelques poignées de riz, la vie d'un jour, pas davantage. On l'entraîne, elle a disparu.

Dans la jungle, à demi évanouie. Les serviteurs s'en retournent à grands pas pour rendre compte de leur mission. Elle se risque à jeter les yeux alentour.

Le désert tel qu'on le lui conta, enfant, ou que dans ses juvéniles isolements, elle se l'imagina : non le sable infini, mais la ténébreuse horreur d'une forêt. Troncs, lianes, fleurs et hautes herbes se confondent en une démente épouvante, causée par l'immobile vie. L'enfant manque du loisir voulu pour examiner si c'est l'Acacia flamboyant, qui festonne, au hasard de ses grappes vermeilles, le Manguier déployant des rameaux comme un parasol, peint du calice empourpré des fleurs de l'Asôka ; ni si le Figuier Religieux élève au ciel son haut cierge vert pâle, salué de l'éléphant, qui se promène à l'aise sous des arceaux de bambous. Personne et tout sanglot serait vain ou répercuté en rire par le chatoyant plumage des perroquets. L'infortunée lève en silence ses bras, dans une invocation à la déesse de la Fortune Lakshmi, dont elle porte le nom ; puis défaille, sur les gazons.

Là, du moins, se souvient-elle du riz ami ; une racine de lotus complète le premier repas à peine fini que vient la nuit. Les rayons du soleil se refroidissent et des ombres légères, aussitôt, montent à

l'horizon, voilà ; sans que précède un crépuscule. La jungle s'enveloppe subitement. Ce coup de baguette d'une obscurité féerique et despotique donne le signal au mouvement épars, tout s'agite, et le bruit ; déjà les cris plaintifs du chacal qui appelle au loin sa compagne ; la toux rauque interrompt d'une panthère à l'affût, mais n'effarouche, la roulade cadencée que se lancent à plein gosier, comme leur moquerie aux fauves, la sarika et le kokila, du haut d'un bambou. Le pas lourd des buffles en troupeau avance par les grandes herbes. Jamais chaleur aussi énervante, pénétrée des fortes senteurs que tout dégage à plaisir : une crise de pluie menace, odorante, orageuse. Un goulabi, le serpent des roses, mis en joie par l'approche des éclairs, les précède de son sifflement ; bijou sinistre, passant sur la tunique de Lakshmi. Terrifiée, elle se lève, court, accroche son vêtement aux vasantis fleuries et s'arrache, pour fuir la pluie avec violence fouettant son visage. Une lumière, est-ce la foudre ? et l'errante défaille à la renverse, mais, de ses bras jetés devant, elle étreint un morne cyprès, planté devant un monument. Fantastique architec-

ture, avec un escalier extérieur où quelqu'un d'absent paraît inviter l'intrus qui, monté, s'élancerait vers le ciel. Elle accepte résolument et sans repousser comme un présage sombre, l'aile d'une de ces grandes chauves-souris appelées vampires ou encore renards volants, qui lui bat le front, si ce n'est sa propre chevelure glacée : ou peut-être, étrangement, la noirceur envolée et obsédante du cyprès gardien. Les innombrables marches conduisent à l'intérieur d'un dôme de marbre blanc fenestré de découpures, pareil à de la dentelle ; pour qu'entre un jour subtil. Une lampe, jalouse, écarte jusqu'à cet éclat délicat, profane ou de dehors ; et, astre suspendu, revendique la solitaire coupole. L'admiration inquiète de l'enfant reconnaît, dans cette splendeur, quelque trait bizarre et lugubre et que ce n'est pas là une habitation ordinaire ; mais s'épuise à deviner le lieu qui l'accueille. Ses yeux accoutumés à la demi-obscurité qu'entretient pieusement une colonnade, magnifique, de brûle-parfums éteints, elle distingue, sous un dais de deuil, voiles hésitant ainsi qu'une fumée précieuse au plafond, flamme abolie de panaches, le corps étendu

toujours du plus beau des hommes. Son sommeil, extasié et serein d'un Vischnou : tremblante, elle approche, sur la pointe des pieds, le mieux considérer, sourit à ces yeux clos pour seul goûter le rêve, et qu'ombragent de noires boucles couvrant un front élevé et pur ; tandis que rouges comme le fruit du vimba, de mâles lèvres attendent l'instant d'un baiser éternel. Malgré le poids princier de cercles d'or qui lie son poignet à quelque destin inconnu, oh ! soulever dans la sienne, cette main, ici inactive et retombée sur les riches broderies d'une couverture... L'enfant n'ose, ce n'est pas qu'elle ait peur, penchée encore sur ce visage de guerrier au repos ; mais elle songe, tout à coup, au trouble et au désordre de sa toilette, près de cet homme, de ce seigneur : et les veut réparer à l'écart. Une fatigue l'accable, elle lutte contre le sommeil, n'y veut choir, par pudeur plutôt qu'effroi, parallèlement à l'hôte de ce séjour. Elle attend, épie. Soudain une cloche de bronze approfondit du silence et, le masque ranimé, le héros se soulève lentement sur le lit de parade, en descend et

marche, yeux ouverts, droit à la dalle ; où s'est blottie l'ingénue.

« Audacieuse, qui êtes-vous qui venez déranger les morts ?

— Une pauvre fille abandonnée (elle n'entendit en la question que ce qui la concernait) et cherchant à s'abriter de l'orage : ne me chassez pas, je vous en supplie » ; or la fugitive conte son histoire, entrecoupée de sanglots, sans omettre même les railleries de ses belles-sœurs au sujet de Tchandra-Rajah.

Sous ses haillons, Lakshmi garde l'air d'une princesse : ce récit l'empreinte de la vérité. Toute à éclairer le visage, légèrement enduit de safran, où s'inquiète seule une touche d'antimoine aux paupières, la lampe en résume la clarté, par son étoile, ainsi qu'un firmament.

« Ce souverain dont vous avez prononcé le nom, ne craignez, madame, il vous prend sous sa protection ; c'est moi-même, je suis Tchandra-Rajah, le mort tant pleuré qui, par un privilège bizarre,

reviens chaque nuit, pendant quelques heures, à la vie.

— Votre famille l'ignore donc ! »

Lakshmi ne montre d'étonnement autre à cette révélation inouïe, et : « Vous laisserait-on, sinon, dans cette froide tombe ? »

— Ma vie interrompue tout le jour désolerait les miens autant que me croire mort sans retour. Ce secret n'est connu que du Brahmane, veillant sur le funèbre édifice ; et, maintenant, de vous. »

Le roi, ouvrant une porte, appela le pieux serviteur, qui parut aussitôt.

« Prends grand soin de cette jeune fille : si jamais je recouvre la vie, je le jure, elle sera ma femme. »

Cet ordre donné, la tête du Rajah se penche, les yeux se voilent, il meurt de nouveau. La coupole, quand la princesse a suivi le vieillard, appartient au silence.

De jour, tout se passe selon la coutume, la mère et les sœurs viennent se lamenter devant le corps découvert de leur aimé : par un miracle de conser-

vation invraisemblable sous le ciel de l'Inde, il n'a pas subi d'altération depuis l'instant fatal ; et personne ne songe à la suprême séparation que serait son ensevelissement dans un sarcophage.

Qui doute que, la nuit revenue, Lakshmi tînt ouverts ses clairs yeux sur la résurrection du jeune homme ?

Lui, son regard précéda ses pas vers la petite princesse : un cri, cependant, en la voyant d'elle-même avancer, mutine et le désordre réparé de sa toilette virginale ; puis, comme chassant une autre vision : « La Péri ! exclama-t-il, non ! ce ne l'est pas, je ne sens tourbillonner la cruelle pointe de ses ailes adamantines et, partout, fleurit en moi, une blessure différente et délicieuse. »

Le défunt referma, sur ses paroles, un mystère, comme sa tombe connu de lui seul.

« Que ne puis-je, sur ce front charmant, poser le diadème ! Je ne possède, au lieu d'un trône, que la couche funèbre, à vous offrir. Si jeune, si belle, si vivante, pouvez-vous consentir à épouser un mort !

— La franchise de mes aveux ne m'enlèvera rien de votre estime, vous avez le cœur noble. Le mien, qui s'ignorait, hier battit pour la première fois. Vos yeux, brillant peut-être de ce lointain où vous vous évanouissez pour tout le monde, m'ont parée, en s'arrêtant sur moi, du seul joyau véritable, une virginité, qui se révèle, que je sens tressaillir en mon sein ; et dont le don exulte vers vous. Scintillation de toute mon intimité ; divine, ne durât-elle que l'heure de vous aimer et chère plus que cent ans rester la femme de tout prince illustre et vivant.

— Si c'est ainsi, ma chérie, ne différons pas davantage et que se noue notre lien. »

À qui n'a que deux heures d'existence par nuit, il est permis de brusquer les choses. Le Brahmane appela les esprits pour servir de témoins au mariage et, ouvrant les livres sacrés, y lut les paroles d'usage. Il invoque Vishnou, prend les mains des fiancés, les mêle, répand dessus l'eau lustrale. Lakshmi baisse ses yeux sous le regard en flamme du Rajah et frissonne au vol des caresses futures comme les roseaux de la Yamouna natale se froissent dans la brise. Le

guerrier saisit la jeune Indienne, il l'emporte entre ses bras. Solennelle chambre nuptiale, cette coupole éternisant les emblèmes de la mort ! l'eau funéraire et la graine du sésame demeurent aux vases d'or, près du lit, où le roi vient d'entraîner son épousée. L'amour tire de la mort sa majesté la plus haute ; et, du reste, ne brûle-t-il pas d'assez d'ardeur pour réchauffer un tombeau. À voir le Rajah si passionné, on ne se douterait guères, ou si ! que sa vie va l'abandonner avant peu.

« Ah ! soupira-t-il, n'ajoutant : Quelle destinée est la mienne ! Cette taille de fleur, je l'enlace et mes bras s'en vont détacher d'eux-mêmes ; bientôt je retomberai dans l'immobilité absolue et toutes les blandices ne sauront me réveiller. »

Le devinant : « Que ne m'est-il permis de mourir avec vous, cher Seigneur, quand ce ne serait que pour pénétrer ensemble jusqu'au fond de l'amour ; et savoir, par la même occasion (ajouta-t-elle), le motif qui ordonne votre mort chaque jour et chaque nuit votre résurrection. »

Histoire terrible et mystérieuse ! l'enfant, qui entra seule d'un pas naïf au tombeau, sent qu'elle pénètre, en écoutant, les arcanes ignorés du peuple et de la terre.

« Tu sais, dit le Rajah, que la fortune, bonne et mauvaise, ou la vie de chacun ici-bas, dépend du magique collier, qu'il porte autour du cou : le garde-t-il intact, il ne court de risque. Cette croyance accréditée dans toute une partie de l'Inde, moi, mieux que personne, j'y dois maintenant ajouter foi. Une après-midi, je me promenais, dans les parfums émanés par les jardins, autour du palais ; quand une Péri qui de l'aile agitait leur baume et y causait un petit remous odorant, soudain m'aima ; elle voulait m'épouser et m'emmener avec elle pour régner sur les esprits de l'air. Ne fronchez pas ce sourcil, il en tomberait dans notre bonheur, une minute noire : Lakshmi, je refusai avec dédain. Je n'aimais pas. La furieuse fée arracha de mille griffes le collier en grains de sandal qui retenait mon âme, s'enfuit avec sa proie ; aussitôt, je tombai mort. La pompe de mon deuil dissipée, seuls mes

amis et mes proches conservant l'habitude de me pleurer ici, où je fus magnifiquement enfoui, voici que pour tous invisible mais illuminant ma mort, chaque nuit, revient, au doigt suspendu le collier dérobé, la Péri. Je me remets à vivre. "Cette fois, tu consens à m'épouser", chuchote-t-elle avec ses lèvres à venir et qui veulent éclore ; et reste ici deux heures attendant un "Oui" que je n'exhale jamais. Tiens, elle voltige, sans doute, ma bien-aimée, au-dessus de nos têtes : jalouse, son dépit doit être violent.

— Quoi ! vit-elle nos embrassements, ce n'est pas que je la craigne ; mais rien, pour rester seuls, ne nous débarrassera-t-il ? Un filet ! ne peut-on la prendre dans les mailles !

— Son pouvoir la fait insaisissable, on ne saurait même attarder son vol ennemi : je le sens, elle va partir avec le collier. Maudite Péri. Adieu, chérie, je rends, l'espace d'aujourd'hui, mon dernier soupir sur ta bouche. »

Le lit, funéraire et nuptial, assombrissait le cher visage de l'épousée, penché sur l'autre, serein, grave et froid du prince voué à l'immobilité. « Toutes les nuits (s'attristait-elle) il faudra subir cette loi, passer sans transition du comble de la joie à l'excès de la douleur, quel supplice...

—... Enfant, la passion n'est-elle pas cela, toujours, aux humains, ardeur, frissons glacés se succédant pour recommencer. »

Lakshmi n'eût pas écouté, ni perçu cette voix de l'expérience ; tant s'installe aisément et avec ténacité au jeune cœur l'aspiration à la félicité parfaite. Mille appréhensions la visitaient, que n'effaça la caresse inattendue d'un fils récemment né : n'hériterait-il pas de plus de mort qu'il n'en faut à l'homme pour exister, même triste, entre ces murs de basalte où s'éteignait son rire ! Tournée ainsi vers l'absent du jour, il est vrai que les nuits étaient si douces, sa sollicitude craignait et, par-dessus tout, sentiment complexe et naïf ! que la Péri, lassée d'assister à leurs transports, finalement, s'évadât. Son courroux leur servait et la haine : ne

taillaient-ils pas un bonheur et leur vie, ces deux heures de rencontre nocturne, dans le châtement même imposé par l'hostile déité!

« Ma bien-aimée, vous languissez, vous changez à vue d'œil. Égoïste, je serais de vous condamner à rester plus longtemps dans cette prison : quoi qu'il m'en coûte, vous partirez demain.

— Mon sort est où vous êtes, cher Seigneur : mort ou vivant, jamais je ne vous quitterai.

— Pour notre enfant, Lakshmi, je vous en conjure : vous irez dans la capitale de mes États, vous entrerez dans la grande cour du palais, vous assoirez votre fils sur un banc de marbre hospitalier jadis à ma songerie : en mémoire de moi, on en prend le plus grand soin, nul ne s'y reposant jamais. Immédiatement on tentera de vous éloigner : implorez la pitié de ma mère et de mes sœurs, qui, charitables, s'attendriront jusqu'à vous porter secours. »

Une des princesses justement passe par la cour ; écarte les rideaux de sa litière cramoisie, accordant un pieux regard au banc interdit.

« Qu'on chasse cette aventurière ! » s'écrie-t-elle du plus loin qu'elle aperçoit l'épouse obéissante ; mais rapprochée, sa rigueur fond à la beauté de Lakshmi comme au miracle de la ressemblance que l'enfant montre avec le défunt roi.

« Votre Majesté, exclame-t-elle, montée vivement chez la reine, me suivra pour voir une jeune femme pauvre qui semble digne d'intérêt, et surtout un petit garçon, portrait frappant de celui que nous pleurons. — Un caprice secret de mon fils pour quelque jeune fille du pays ! » et la reine, la meilleure femme au monde, installa mère et bambin dans un joli pavillon touchant à la demeure royale : les princesses y venaient quelquefois visiter l'alliée mystérieuse de leur race.

Lakshmi revoyait, en souvenir, se dresser, comme à son candide abord, quand, la lisière du bois laissée et un grand fleuve côtoyé, elle aperçut

une cité énorme de temples, de rues, de feuillages, le palais, plus haut que tout, avec ses galeries ajourées sur ses triples colonnes, l'or de tourelles et la terrasse aux jardins suspendus, aux cours pavées de mosaïques, baignant ses escaliers étincelants en la paix d'un étang somnolent de lotus blancs : à tant de merveilles quelqu'un manquait. Pas longtemps ; le voilà, ô prodige, revenu passer souvent une heure, prompte et que sanglotait la clepsydre, auprès de sa femme et de son fils. La Péri ? La vérité est qu'elle ne pouvait agir autrement, toujours prête avec l'indispensable collier.

Dans le monde de la transmigration, tout s'enchaîne et le fatalisme des Orientaux indique la résignation à une loi inflexible, chacun encourageant punition ou récompense en raison d'œuvres bonnes ou mauvaises qu'il a faites en des existences antérieures. Le Rajah avait commis une faute jadis, pour l'expiation de quoi il subissait la pénitence qu'on sait ; il avait aussi en sa faveur une somme de mérites qui lui valait sa résurrection quotidienne.

La Péri, dans le jeu du dépit ou vindicative, n'était, à son insu, que l'instrument de la destinée.

Tout allait pour le mieux dans la demeure somptueuse des Rajahs et le pavillon riait dans les fleurs, ses fenêtres encadrant le visage en belle santé de la jeune dame. Quand une clarté y allumait son reflet sûr, l'attente n'avait pas été vaine où la nuit ramenait l'amant. Bruits doux, gaieté, propos : un chambellan, dans une ronde, surprit cela, en fit un rapport à la reine : « Quoi ! cette femme crue pauvre n'était qu'une coquine, les exploitant et régaland des amis aux dépens de ses bienfaitrices ! » Indignité, elles jurèrent d'en avoir le cœur net ; et la nuit les conduisit à pas furtifs, par une allée, vers la vitre. Qui ? lui ; le Tchandra qu'elles n'évoquaient plus qu'en des larmes, le frère, le souverain, le fils ; debout, les bras tendus à toutes, et vivant, puisqu'il y élevait son enfant, cher poids, preuve ingénue ici de la réalité paternelle, comme pour le leur présenter et s'avérer, à la fois. Les yeux du mignon au plafond y suivent, tels au ciel, un éperdu tournoiement, visible, pour eux ; tant ils ont de pureté

native. La Péri! qui se joignait à cette joie de reconnaissances ; par générosité de rivale supérieure, moins que souriant à l'enfantin privilège de la voir. Voletant, glissant, bondissant. Une main candide s'érige et veut saisir un objet, sans doute, scintillant et amicalement balancé, dans l'air : mille grains, comme une pluie, tombent à terre, c'est le collier ; dont, à la brusque étreinte, se rompit le lien ; surprise et désarmée, la sylphide s'enfuit ; on se précipite pour ramasser les débris, tout est renfilé à souhait, et l'insigne renaît au col de son possesseur, sous les doigts prompts de l'épouse victorieuse : brisé le charme ! l'enfant rendit la vie à celui dont il la tient.

Tout le monde fut enchanté, même le peuple, qui avait le bon esprit d'aimer ses rois. La reine-mère exigea que le prince épousât Lakshmi de nouveau en grande pompe. Couple fortuné, pour qui recommencera la nuit qui jamais n'a lieu qu'une fois ! la vérité est qu'il ne la goûta jusqu'ici tout entière. Un ballet merveilleux et unique s'inscrivit au céré-

monial : il eut un prélude inattendu, et, pendant un moment, le spectacle se transporta dans la salle. Impudence ou prudence, les sept belles-sœurs de la princesse se rendirent avec empressement au gala : un siège d'honneur, enrichi de pierres précieuses, qui, vide, dardait son regard multicolore, reçut la seule qui jadis se fût montrée compatissante. Aux autres, des tabourets en bois grossier, pour que leur honte éclatât. Lakshmi, se levant du trône, raconte l'histoire qu'on vient de lire. Sa mémoire de femme impitoyable et juste n'omet rien : ni le défi qui lui fut jeté : « Nous croirons à votre innocence le jour où vous épouserez Tchandra-Rajah. » Ce jour brillait, triomphal. L'impossible événement s'était accompli. Fuir, les coupables ne le pouvaient ; elles supportèrent, tête basse, une réprobation unanime, au point qu'atterrés leurs maris, crédules autrefois, maintenant vengeurs, ordonnèrent d'un commun accord qu'on les dépêchât en exil, prisonnières pour le reste de leur vie. Châtiment qui prépare le silence indispensable aux évolutions délicieuses de la danse.

Sur un fond de magnificence asiatique renouvelé toujours, comme jaillirait par soi-même une splendeur de jet d'eau éternel, lumineux et pur, va se détacher le si touchant épisode. Une inspiration que, seuls, les deux époux reconnaissent celle de la Péri favorable et réconciliée, évoque comme une allégorie, réelle parce que cette rivale y prend part. Non que la céleste présence ici se manifeste à l'assistance, autrement que par un miroitement de bijoux au sein vertigineux des bayadères, arrêtées soudain renversées, ainsi que le reflet d'un vol circulaire supérieur de pierrerie ou d'âme. Sa volonté, dès les débuts, disperse la troupe azurée et pâle apparue, probablement comme naguères s'enfuirent les jours du prince ; puis ces figures revenues, les mêmes, présentent la moitié nocturne de leurs voiles et simulent, en une rigidité de sommeil, les monotones nuits du tombeau ; à l'exception d'un éclat, fulgurant, l'instant de la résurrection et des baisers, miré par chaque bijou en possession de tous ses feux. Alors elles confondent, tel le mariage de chaque nuit avec son jour restauré, leur aspect

double, sombre ou clair, dans un tourbillon sur la pointe des pieds ; et les bras élevés vers l'improvisatrice ou la fée, qui s'évanouit dans un déchirement de pardon et de joie.

L'union humblement consacrée devant une torche funéraire, se célèbre, maintenant, à la clarté joyeuse des gemmes et des ors ; et, ce qui est mieux, des visages épanouis par l'exaltation de la sympathie, du plaisir, de la vertu.

La carrière de Tchandra-Rajah devait être longue et brillante : ce fut, dit-on, un grand roi, un conquérant fameux, mais, particularité rare, ce fut un époux fidèle : il ne chercha de bonheur hors des liens qui l'attachaient à Lakshmi et, toute sa vie, refusa de former un harem. Décidément la déesse Fortune avait protégé celle qui portait son nom.

*Arrangé & récrit par Stéphane Mallarmé*

---

## NALA & DAMAYANTÎ

**D**amayantî, entourée de compagnes nombreuses, folâtrait dans les jardins du sérail. Un printemps, les arbres renouvelant une parure de vert tendre ou émeraude, et le gazon, de fleurs. Tout à coup la princesse aperçoit une volée d'oiseaux, s'abattant sur le bosquet, en lignes serrées, jusqu'à obscurcir l'air. Agréable jeu, elle pense, que donner la chasse à tant de plumes et de courir, les belles rieuses, toutes, c'est un autre blanc tourbillon. Femmes et cygnes ici confondus, des cols se courbent ou s'enlacent, rivalisent, mais aux malins oiseaux l'art de coquettement se dérober et fatiguer leurs charmantes adversaires. Damayantî se montre la plus ardente à cette course folle. Le cygne poursuivi s'arrête et, liant l'épaule ronde de la jeune fille, lui murmure : « Princesse, un roi respire, le plus beau des

hommes, parce que tu es la merveille des femmes : Nala, maître du Nichadha<sup>[1]</sup>, seul époux digne de toi. »

Le cygne, secouant sa neige, disparaît, la vierge reste frappée au cœur ; elle ignore que, loin de là, passant sur un bois, il jette ce cri à quelqu'un, pensif à l'intérieur : « Je te suppliai, grand roi, d'épargner ma vie et de me rendre à l'espace ; tu le fis et, selon ma promesse, je parlai à Damayantî de façon qu'elle n'aime jamais autre que toi. » Le roi qui, sous prétexte de chasser, enfonçait son amour au sombre des feuillages, posa à terre l'arc et les javelots inutiles : d'un homme épris ainsi, le gibier n'a rien à craindre. Oies, faisans, gazelles couraient impunément sous ses yeux. Il songeait à la fille chérie du vaillant Bhîma, roi des Vidarbhains, la fastueusement et légendairement belle Damayantî.

---

[1] On ne connaît pas avec certitude la situation de ce royaume, mais il ne devait pas être loin de celui de Vidarbha (aujourd'hui Béhar), le pays de Damayantî.

Au même instant, elle, le délice, dont se baisaient les longs yeux toujours quand on exaltait le fils inconnu du roi du Nichadha, lui vouait particulièrement sa rêverie. Impossible de plus longtemps se le dissimuler : elle l'aime, ce héros dont la renommée chante la louange. Une langueur altère les contours harmonieux du jeune corps, le visage décoloré : et ses yeux, seuls, au lieu d'elle, vivent, obscurcis et grandis. Ni sommeil, ni rire et, autant que le médecin, les compagnes de l'enfant restent incapables de distraire son mal. Le vieux monarque, mieux conseillé par la tendresse paternelle, se souvient que la princesse a quinze ans et que c'est temps de la marier : il fait proclamer, d'accord avec les ministres, à son de cloches, le Swayambara de sa fille bien-aimée<sup>[1]</sup>.

---

[1] L'assemblée où une jeune fille choisit, entre les prétendants à sa main, celui qu'elle préfère.

Grand émoi au ciel et sur la terre, parmi les dieux et les rois : quiconque a le droit d'aspirer à la main de Damayantî se dirige vers la capitale du Vidarbha. Nala n'est pas le dernier à se mettre en route. Quatre dieux le considèrent sur son char tiré par des éléphants enguirlandés, et sont extasiés, à la beauté de ce mortel ; ils fondent de la voûte céleste et l'arrêtent au passage.

« Nichadha<sup>[1]</sup>, tu nous fus dévoué toujours ; nous avons besoin de tes services : sois, maintenant, notre ambassadeur, dans une affaire importante.

— Quoi ? je le ferai, répond sans hésiter le pieux amant.

— Si tes yeux peuvent supporter l'éclat de cette gloire, tu vois Indra, Agni, Varouna et Yama<sup>[2]</sup>, qui aspirent à la main de la très belle Damayantî. Cours la prévenir, de sorte qu'elle choisisse l'un de nous.

---

[1] Les dieux l'appellent ainsi du nom de son royaume.

[2] Indra, le roi des dieux, maître du tonnerre, Agni, dieu du feu, Varouna, des eaux et Yama, le maître des enfers.

— Immortels, qu'exigez-vous de moi? puis-je plaider votre cause, moi qui viens ici dans un but, pas autre que vous? Un homme peut-il disposer de telle influence sur la femme qu'il aime éperdument... Ma langue restera muette, en la présence de celle qui enchaîne aussi mon âme.

— Tu l'as promis; tu ne peux te dédire.

— De grâce, seigneur Indra, une seule observation : comment pénétrerais-je chez la princesse? Souvenez-vous; les appartements des femmes sont gardés de près; et terribles les ordres du roi.

— Cela t'arrête, mortel timide; Indra saura t'introduire dans le gynécée. »

Par la puissance du dieu, Nala se trouva transporté, à l'instant, parmi les glaces du sérail : vertigineux, ébloui.

Repos, éventails agités par les femmes de Damayantî, autour d'elle; les lampes éteintes, la fraîcheur du soir inonde librement chaque ouverture. Légère comme les nuées flottant après une pluie d'automne, la vierge royale ondule sur

l'argent et la soie d'un duvet de cygne, on croirait la blancheur semée par l'envol du cher messenger, dont la confiance la trouble encore. La lune infiltrait ses rayons dans l'ombre dénouée d'une chevelure incomparable et jusqu'à ses prunelles cachées sous les points vacillants de cils noirs : les yeux s'y ferment, au milieu de cette tête pâlie ils évoquent un lotus avec une abeille double endormie dans sa corolle. Seules brillent des lèvres avec un feu de rubis, sur leur chaste grenade la bouche d'un vainqueur n'a jamais désaltéré sa soif. Plutôt le bouton du Tchampaka avant de devenir vermeil, le contour clair des joues. Quelques gouttes de sueur, ingénu collier glissé, perlent aux bras, aux épaules ; au sein, que soulève l'avenir.

Le héros tressaillit des secrets de cette beauté surprise quoique inviolée. Fleur irrespirée encore, fruit au goût de mystère, Nala, devait-il renoncer à te posséder : en s'exprimant, devant toi, pour d'autres que pour lui !

Un cri, jeté par les femmes du sérail, devant un homme, les lampes précipitamment rallumées : la

colère s'évanouit à l'aspect de Nala : « Est-ce un homme ? présumaient-elles ; plutôt un Gandharva, un Yakcha<sup>[1]</sup> ? La bienséance seule contient la rumeur de leur admiration. Damayantî ouvre les yeux et regarde celui qu'elle n'avait encore vu qu'en rêve : debout, toute rougissante : « Parle vite ; qui es-tu ? Sur l'aile d'un génie, ou sinon comment vins-tu ?

— Pardonne ma hardiesse, reine ; je suis envoyé, près de toi, par les dieux et grâce à eux, j'ai pu arriver jusqu'ici sans être vu. Indra, Agni, Varouna et Yama aspirent tous quatre à ta main et te pressent de choisir. »

Nala, épuisé par l'effort ; il y a des missions pénibles à remplir. Un sourire candide s'épanouit sur le visage de Damayantî. « Je respecte et j'adore les dieux, dit-elle, mais je t'ai, toi seul, choisi pour époux : ma richesse ou moi, la plus grande que j'aie, en toute confiance, Seigneur, je te la donne.

---

[1] Gandharva ou musicien du ciel d'Indra. Yakcha, gardien des trésors du dieu des richesses.

Prends. Ne l'as-tu pas deviné, l'amour me consume et je n'ai fait convoquer l'assemblée des rois dans un espoir autre que devenir ta femme. »

Le héros se sent faiblir devant cette ingénue et franche tendresse, mais fidèle au devoir et à la foi jurée : « Comment préférer un homme, quand les immortels t'adressent leur vœu ? Tu les dédaignerais pour celui qui n'égale la poussière de leurs pieds. Agni, le souverain des êtres, qui doit, un jour, consumer la terre ; Yama, qui retient les hommes dans le devoir, selon la crainte des châtiments ; Varouna, le seigneur des eaux ; Indra, maître du tonnerre, roi des dieux, fléau des Dânavas<sup>[1]</sup>, tu les refuserais !

— Je t'aime, Nala ; à mes yeux tu es plus grand qu'eux tous. Repousse-moi, je chercherai dans le poison, le feu ou le fleuve, le seul oubli de ma douleur.

---

[1] Titans, ennemis des dieux.

— Ah! mon amour vaut le tien. Si je me consumai, nuit et jour, avant de te connaître, qu'est-ce à présent, ô fille nonpareille : mais ne négligeons que je suis venu ici défendre les intérêts des autres, pas les miens. Si je trahis les dieux, ne crains-tu, ô bien-aimée, sur nous, la vengeance de ces êtres puissants, qui donnent la mort? »

Un jet de larmes s'échappa des yeux de Damayantî; ressource suprême chez la femme, quand elle n'a rien à répondre devant un argument terrible : « Ils te tourmenteraient, c'est vrai; mais (relevant la tête, où le vouloir illuminait de grands yeux) j'ai trouvé un moyen qui concilie tout : présente-toi demain à mon swayambara, devant tous, je te choisis pour mon époux. Les dieux ne te reprocheront rien; leur dépit, s'ils en éprouvent, ou la colère, retombera sur l'unique coupable. Adieu, noble guerrier, sors au plus vite du sérail, où l'on pourrait te surprendre. »

Nala obéit, mais sur le seuil de l'appartement, il se retourne : penchée hors de sa couche, la vierge

le suivait d'un regard passionné, qui semblait dire :  
« Je t'envoie mon cœur ; qu'il ne me revienne plus ! »

La splendeur d'un empire se prodiguait aux cérémonies du swayambara. Les rois, à l'heure dite, se pressaient sous l'arcade extérieure à un colossal amphithéâtre. Soutenue de colonnes d'or, une estrade porta tous les prétendants. À voir, planant sur la foule, leurs robustes bras noueux comme des massues, des coiffures bouclées, d'arqués sourcils, les pendants d'oreille alourdis de pierreries, moins que les yeux, étincelant, on eût rêvé de grands lions parés se rassemblant sur la montagne. Damayantî se montra la dernière, suivie de deux files de cent femmes l'une formant son cortège habituel : toutes avec des diaprés parasols ou des écharpes versicolores en signe de joie, levés comme pour une danse. Une fureur d'admiration surgit devant la princesse, plus miraculeuse que jamais. Aucun prétendant qui à ce moment osât faire un vœu pour son compte : chacun s'oubliait ; il fallut la proclamation magnifiée par les trompettes, du nom de ces rois pour qu'iso-

lément, ils vinssent défilér, aux pieds de la précieuse enfant. Ici se produisit un incident étrange. Les dieux, usant de ruse, prirent tous quatre la forme de Nala : et cinq figures, la même, passèrent au regard que préparait la jeune fille. Angoisse et comment s'y reconnaître ! Damayantî, en cette occasion, adressa aux dieux un appel entendu ; qui d'une âme si pure et d'un si fervent élan les toucha. Voici qu'aussitôt elle les distingue avec les caractères qui leur sont propres : exempts de poussière et de sueur, le regard immobile et le corps ne touchant pas terre<sup>[1]</sup> ; lui, Nala, avec ses deux pieds au sol, son ombre sur le sable allongée, clignait des yeux, le front humide de transpiration et ses couronnes flétries. La charmante marcha vers le héros et, d'un gracieux embarras, lui jeta une guirlande autour du cou. Ainsi se déclara le choix de la vierge royale, aux applaudissements

---

[1] Selon les Hindous, l'œil des dieux reste toujours ouvert sans clignement ; leurs pieds ne touchent pas le sol et leur corps ne fait pas d'ombre.

répercutés de la foule vaste et lointaine saluant le vainqueur ; tandis que les dieux, confus, partirent, en riant ironiquement.

Noces immédiates, magnifiques, on célébra le sacrifice du cheval<sup>[1]</sup>, toutes les offrandes d'usage exhalèrent leur parfum aux divinités ; malgré que dans le fond de l'âme, le vieux Bhîma regrettât de n'être pas le beau-père d'un des quatre habitants du ciel. Le roi du Nichadha emmena sa jeune épouse dans les jardins de son royaume ; le couple oubliant, au bord des bassins et dans le labyrinthe fleuri, les obstacles dont il avait triomphé ; et deux roses qui ne s'effeuillaient était la bouche de l'un et de l'autre partout se cherchant avec félicité. Un fils, une fille naquirent, gages prompts de leur amour.

Tout bonheur ne fait qu'écarter peu de jours l'angoisse, il ne la détruit pas : un génie malfaisant,

---

[1] L'Asvamêdha « sacrifice du cheval » n'avait lieu que dans les circonstances solennelles. Seuls les rois le célébraient, dont l'ambition était d'atteindre au pouvoir d'un monarque universel.

nommé Kali, lui aussi, soupirait pour la princesse, il jura de se venger. La cuirasse de vertu enveloppant Nala cache un défaut, le roi est joueur : passionnément : à tout, son royaume, les cités, les sujets, engager sur un coup de dés ! Il accepte une partie que propose son frère Poushkara. Kali s'insinue en lui, l'envahit et commande. La chance tourne contre le roi, souriant et presque indifférent d'abord : son or, brut ou monnayé, ses chars, ses attelages radieux, tout, jusqu'à ses bijoux et des vêtements, il les perd successivement. Les dés, en retombant, marquent par un bruit strident leur inimitié envers Nala : son désespoir les lance dans l'espace comme on montre le poing, toujours ils le trahissent. Le joueur s'obstine, tremble, chancelle ; fiévreux de ne manger trois jours et le coin des paupières brûlé par l'insomnie. Cris, des ministres, du peuple, qui veulent pénétrer chez le souverain et l'arracher à la lutte insensée : tous forcent les portes, figés au seuil, devant le roi qui n'a plus à perdre que son royaume. Damayantî paraît. Le malheureux, dans son délire, n'entend ni les remontrances de

ses conseillers ni la supplication de celle qui pouvait tout sur son cœur. Ses yeux hagards, dardant les dés, il les invoque, les menace et, tant qu'un enjeu restera, sa main crispée agite la ruine. Avec fascination, l'épouse, la foule, les dieux eux-mêmes, du haut du ciel, suivent, muets, l'acte impie. Les suprêmes dés rejaillissent avec une joie sinistre, c'en est fait ; le glorieux royaume n'appartient plus à Nala. Poushkara ricane à la victime : « Continuons ! je t'ai gagné tout, excepté Damayantî ; or, si tu m'en crois, fais enjeu avec Damayantî. »

Profanation devant quoi recula le Démon qui trouble Nala : l'infortuné, sans répondre, arrache ses parures, les jette dédaigneusement aux pieds de son adversaire, s'enfuit. Damayantî reste à la porte du palais, attendant son mari, ses deux enfants conduits à leur aïeul. Abandonnés de tous (« À mort ! menace Poushkara, quiconque accompagnera le couple royal »), Nala et Damayantî quittent la ville où ils ont régné. Ils marchent au hasard d'un sentier de forêt. « Ô dés, hurle l'impuissant comme la rage le serre au cœur, noirs

combattants qui ne cédez à l'objurgation ni aux prières, les rois, si vous les possédez, devant vous courbent la tête : vous me brûlez, charbons célestes, de désir encore et de regrets, vous m'avez tout pris, je vous maudis, ô dés impitoyables<sup>[1]</sup> ! — Toi, femme innocente, porteras-tu le poids de mes fautes ? Voici, devant nous, la route du sud ; là-bas derrière les monts Vindhya et la rivière Payôchnî, est le royaume natal de Vidarbha, désormais tu dois y vivre auprès de tes parents. — Viens-y avec moi, cher époux ; mon père sera heureux de cette hospitalité et de réparer les torts de la fortune à ton égard. — Y songes-tu ! reparaître en mendiant où j'ai brillé roi : implorer la pitié de ton père, moi qui me crois encore son égal ! — Alors, je ne te quitte pas monarque je t'aimai, je t'aime davantage pauvre et dénué. Nous serons riches encore, s'il reste à Nala mon bras pour le soutenir, mon sein

---

[1] Voyez l'hymne au dieu du jeu, dans le *Rig Véda*. Traduction Langlois, 2<sup>e</sup> édit., p. 531.

pour qu'il y repose sa tête, et ma voix et mes yeux où goûter l'oubli de ses chagrins. — Ô Damayantî, les dieux ont pétri de ciel la femme, dont le dévouement console l'homme affligé et je ne me plaindrai plus du sort, ma bien-aimée. »

Une cabane ; déserte, elle se présenta sur la route au couple exténué par quatre jours de marche et de faim, son toit leur accorde du moins le sommeil, sous les roseaux. Nala les heurte du front, il ne dort pas ; Kali, le mauvais esprit, le hante de pensées d'orgueil. « Sur la terre, sans natte et sans couverture, voilà donc couchée celle qui ne posait ses sandales que sur des tapis de fourrures et de plumetis : sa chevelure y coule souillée et découvre un visage ignorant la poussière jusqu'ici que de l'aile des papillons la frôlant au détour. Le droit, l'a-t-il, Nala, de vouer à tant de privations la princesse méconnaissable qui rieuse et illustre l'a choisi entre tous. Vivre ainsi déchu, lui, auprès de la femme aimée, quelle humiliation : mieux, mourir ! » Le spectre de soi, il va et vient entre les murs chétifs, en proie à l'assaut d'une lutte. Qu'il parte,

Damayantî retrouvera peut-être un destin meilleur ; mais, seule, laisser, dans les jungles, à la dent des tigres et des serpents, la confiante qui s'endormit sous sa protection : aura-t-il ce triste courage ? Vingt fois l'entraîne Kali, mais la pitié le reprend. Le démon vainc. Nala jette un regard obscurci de larmes sur celle qu'il abandonne : « Femme très chérie, n'ose-t-il préférer, que les dieux t'entourent de leur protection : puisses-tu, loin de Nala, connaître le bonheur qu'il ne sut te donner ! »

Éperdu, cette fois et sans plus retourner la tête.

Damayantî s'éveille souriante, au soleil qui pénètre, ses yeux cherchent le roi ; doucement elle l'appelle puis avec des cris ; que le cruel écho renvoie, ô solitude ! — « Quoi ! est-ce possible ? Nala, tu n'as pas profité de mon sommeil pour me délaisser ; comme l'éléphant, sa compagne, au silence de la forêt. T'ai-je offensé, mon Seigneur, non : me suis-je plainte, jamais. À ta suite mes pieds se déchiraient aux ronces. Tes souffrances, la faim, ne les ai-je conjurées avec ma caresse ? Je suis folle de m'inquiéter. Tu n'es pas parti. Tu épies ma dou-

leur, caché dans un buisson, m'entends pleurer et ne viens pas me consoler, ingrat ! le jeu méchant, cesse-le, au plus vite. »

L'antilope bondit, qui veut rejoindre son troupeau ; elle, en esprit, de même : jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus douter de l'affreuse vérité. « Hélas ! (s'agenouillant) coupable, il ne l'est pas ; mais à plaindre plus que moi : et que deviendra-t-il, privé de sa compagne ? »

Immolation sublime du véritable amour : elle-même s'oublie et cherche des excuses à qui la précipita dans le malheur.

Une liane prodigieuse se balance, mue d'aucun vent et dans le calice qu'elle laisse pendre gemmé d'une sombre pierrerie, Damayantî n'a pas reconnu le boa, qui gueule ouverte et regard étincelant, va la mordre. À ses cris, accourt un chasseur de gazelles ; une flèche, le reptile se déroule mort. La princesse sortie d'un évanouissement, dirige, à travers son effroi, des mots fervents vers son libérateur, comme

par les déchirures de sa robe sourit et remercie la blancheur de sa chair suave : un danger menace, pire, elle le pressent à l'œil ardent du chasseur qui ne quitte pas ses charmes. Bras ouverts, approche l'homme ; mais elle, douée d'une autorité inconnue, lance à peine un geste, que l'audacieux roule de son long à terre, comme un arbre étendu par la foudre. Les dieux étaient venus en aide à leur protégée. Reprendre sa course, voir des tigres dont la gueule sinistre et rose lui paraît innocente à côté des baisers d'un violateur ou, dans sa course, rencontrer des troupes de buffles et d'éléphants, ouïr le rugissement et le miaulement des lions, des panthères et des léopards : terreur moindre pour elle que l'apparition des sauvages et des Rakchas<sup>[1]</sup> surtout aux formes hideuses. Fuyant les humains, elle gravit des roches, s'égaré dans les grottes, entend se perdre des torrents et bouillonner des cascades, traverse des marais, côtoie des étangs, des

---

[1] Génies malfaisants, espèces d'ogres.

lacs, des rivières. Tout et meurtrir ses membres aux branches enchevêtrées des arjounas, jambousiers et bambous, à mille épines, plutôt que le face à face avec qui n'est pas son époux. Elle le redemande, tantôt à l'arbre asôka<sup>[1]</sup> qui conjure le chagrin, tantôt au mont Vindhya, porte-étendard de la forêt, dont les cent pics divisent et soutiennent les nuages ainsi que d'orageuses étoffes.

La voici qui approche d'un ermitage : des anachorètes, sereins, y vivent dans la contemplation divine. Son histoire ; et cette prière : « Eux, les pieux voyants de l'avenir, en raison de leur austérité ; qu'ils consentent à lui dire si elle reverra Nala : sinon, plus rien, pour elle, à démêler avec la vie.

— Tu reverras Nala » répond le chœur des ermites : puis, les feux consacrés, les cabanes et jusqu'à la rivière qui coulait à travers la prairie, tout disparaît. Un mirage qui s'évanouit, ou son rêve ? la fugitive se retrouve seule dans la forêt.

---

[1] Asôka, en sanscrit, signifie « sans chagrin ».

Elle suit une caravane. L'œil égaré, pâle et amaigré, le reste de son vêtement en lambeaux comme sa chevelure souillée de poussière, errant sans trêve, elle avise la troupe des voyageurs en quête d'un gué pour traverser le fleuve. Son déplorable aspect met en fuite plusieurs : plus perspicace, le chef devine, en cette mendicante, une femme d'un rang élevé. « Es-tu la déesse de ces bois ou l'épouse du fleuve ? » Mais : « Homme vénérable, dis si tu vis marcher un guerrier aussi majestueux que le lion qui secoue sa crinière. Je te le nomme, Nala, roi, mon époux et le cherche nuit et jour. » Le chef de la troupe n'a rencontré que les fauves naturels à la forêt. La caravane, du reste, en route depuis longtemps, atteint le terme de la course, Tchédi, capitale des États du roi Soubahou ; dont elle est proche. Damayantî se joint aux voyageurs.

Un lac parfumé de lotus, on y campe le soir, parmi l'abondance de toute chose bonne à la vie, bois à se chauffer, sources à se désaltérer ; le bétail paissait de grasses prairies, des femmes cueillant les fruits, des hommes visant le gibier. Soudain, la

caravane endormie après le repas, un roulement de bruits et de heurts dans l'espace, qui n'est pas l'orage ; ni les blocs déchirés d'une montagne s'écroulant du sommet à la base ! Apparaît un troupeau d'éléphants sauvages en chemin pour boire dans le lac : il a, de loin, humé la présence de frères captifs et, sur eux, se précipite, ivre de fureur et d'amour. Hommes, tous, et femmes leurs enfants à la mamelle, de fuir, engourdis, hagards, donnant du front dans les arbres ou précipités en des trous. Les chameaux affolés choquent leurs sacs de marchandises éventrés qui font pleuvoir les diamants : le feu, qui vient de prendre, achève le tumulte. La trompe haut dardée pour la soustraire aux flammes, fous, brûlés ou noircis, les éléphants, de leurs défenses, de leurs pieds lacèrent et broient les hommes, les bêtes, les richesses, piétinent l'or et le sang. « Tout s'annonçait bien : d'où ce désastre ? » parlèrent, en se comptant, les quelques survivants : « Certainement, cette grande femme à l'œil égaré nous a jeté un sort : une Rakchasi ! Il faut la tuer à coups de pierre. »

« Ils ont raison ! » s'écrie Damayantî, cachée derrière un arbre et, entendant ces menaces, elle se sauve comme se fuyant elle-même. « Je porte malheur à qui m'approche. Ma faute, laquelle ? pour être en butte à tant de maux. Subirais-je la vengeance des dieux que j'ai refusé de choisir pour épouser Nala ? »

La fugitive arrive seule dans la ville de Tchédi. Les habitants prennent le frais sur les places publiques, ils considèrent avec étonnement cette femme moins qu'en haillons, marchant comme une insensée, les enfants la poursuivent et la huent. De la terrasse, rosie aux derniers feux du ciel, la mère du roi, qui a vu le cruel divertissement, envoie à l'étrangère sa nourrice, on l'introduit dans le palais. « Ô toi, yeux aussi grands que d'une déesse, tu brilles, sous ces loques, comme l'éclair dans un nuage ; dis-moi, n'es-tu pas une immortelle ? »

Instruite par l'expérience, Damayantî juge prudent de dissimuler sa haute naissance. Mais : « Grande reine, je suis une humble ouvrière qui erre dans la forêt, nourrie de fruits sauvages et reposant

sa tête où la nuit vient la surprendre. Voici des mois... J'avais un mari, tendrement aimé, mais possédé aussi par la passion du jeu. Il perdit tout notre avoir et s'enfuit, pour cacher sa confusion : dès lors, je cessai de prendre un jour de repos et cours la terre pour ressaisir celui qui m'a laissée.

— Sèche tes larmes (tout attendrie et embrassant Damayantî) ; ma fille Sounandâ a ton âge, tu seras sa compagne. Reste avec nous, ne désespère pas ; on enverra, partout, des messagers, pour découvrir la retraite de cet époux. »

La jeune femme accepte avec empressement une offre inespérée.

Un jour, elle aide sa nouvelle amie, et la mère excellente de celle-ci, à recevoir avec le respect dû, un Brahmane entré, comme par hasard, dans la ville de Tchédi. Le vieillard considère, presque avec importunité, un signe rouge qui fleurit, entre les deux sourcils, sur le front pâle de la jeune suivante : « Damayantî » profère-t-il et le trait de pourpre se dissipe en un incarnat léger sur le visage

entier qu'elle veut cacher de ses mains. Aussitôt : « Princesse, n'ayez peur. Le roi Bhîma promet une récompense de mille vaches à qui retrouverait son gendre et sa fille ; plusieurs d'entre nous partirent, je suis l'heureux, qui vous ramènerai, vous au moins, chez les Vidharbhains. » La reine : « C'était un pressentiment, exhale-t-elle, serrant la jeune femme contre sa poitrine : ta mère, ma sœur, est comme moi, fille du roi Soudâman, je te vis enfant dans le palais de mon père. »

Joies du départ, fêtes du retour, en vain ; rien ne distrait l'épouse, qui pleure, seule, toutes ses larmes. Si elle pouvait oublier Nala, les deux enfants, vivante image du héros, le lui rappelleraient sans cesse. Distraitement, elle écoute de nouveaux messagers qui s'en vont de tous côtés, visitant les palais, les cabanes, les ermitages : un d'eux, pourtant, raconte qu'il s'est entretenu avec le cocher du roi Ritouparna et que cet homme a paru s'émouvoir au nom de Nala.

« Retourne dans la ville d'Ayôdhya » précipitamment, à ce courrier ; et rattachée avec violence

à un si faible indice : « Annonce qu'aura lieu bientôt un nouveau swayambara, pour la princesse Damayantî qui, ne sachant si Nala vit encore, veut choisir un époux. »

Le Brahmane obéit. À la nouvelle Ritouparna fait appeler son chef d'écuries et demande s'il peut le conduire en vingt-quatre heures chez les Vidharbhains. Le roi aspire à la main de la princesse et n'en fait pas mystère à Vahouka.

« Nala! Nala! » crie au cocher une voix pareille à celle qui l'appela dans la forêt embrasée; mais il doit rester sourd à ce nom, il se souvient de son engagement quand le serpent bleu, tiré par lui de l'incendie, le fit changer de formes, altérant en membres difformes et grêles ses fiers bras et sa vaste poitrine, pour un résultat béni et disant : « Apprends que je suis roi comme toi, celui des serpents, comme toi puni. J'ai manqué d'égards envers l'ascète Narada et m'immobiliserai jusqu'à l'heure où tu me délivres. Ma reconnaissance te dévoilera le moyen de chasser le démon qui t'afflige. Rends-toi à la ville d'Ayôdhya, auprès du roi Ritouparna, présente-toi à lui, comme

habile dans l'art de conduire les chevaux, t'insinuant dans les bonnes grâces du souverain : en échange de tes services, il t'enseignera la science des dés qui, pour son esprit, n'a pas de secrets. Regagne à l'indigne Poushkara, ton royaume. Tiens et voici, pour reprendre ta beauté natale, une couple d'habits célestes, que tu n'auras qu'à vêtir. »

Maintenant il s'efforce de cacher son angoisse et refoule en lui cette pensée : « Misérable que je suis. Le chagrin a-t-il égaré l'esprit de ma bien-aimée? Un moyen qu'elle emploie de me ramener à elle, ou bien est-ce, tant la nature des femmes contient d'inconstance, qu'elle veut chercher, en d'autres liens, le bonheur que je lui ravis. Profitons du désir de Ritouparna ; allons dans la capitale du Vidharbha. J'y saurai démêler la vérité. »

Il ne songe même pas à éprouver de la joie, que la bien-aimée survive et que son corps délicat ait défié les dents féroces. Vite, il entre à l'écurie, choisit quatre chevaux de race nés sur le bord de l'Indus, à la fois de neige et de feu : il les attelle, doucement les flatte de la main, et sitôt que Ritouparna est

monté dans le char, il les lance à travers l'espace. Les blancs coursiers s'ajoutent pour ailes la cime immaculée des monts ; planent sur les forêts, à la façon d'oiseaux. Le roi, stupéfait, se demande si la chétive enveloppe de Vahouka ne cache pas Matali, le cocher d'Indra.

Arrêt, le soir, comme pour laisser souffler les bêtes et Ritouparna, cessant de se confondre avec le soleil, sur les hauteurs éthérées, examine, pour prendre patience, un arbre de l'espèce vibhitaka.

« Mon ami, dit-il à son cocher, sache-le, personne n'est plus grand calculateur que ton maître. Tu vois ces branches aux fruits innombrables comme les étoiles, je te dis, sans hésiter, qu'il cache sous sa feuillée deux mille cent fruits, moins cinq.

— Seigneur, permets-moi d'arracher ces arbres pour les compter à l'aise. Qu'Indra me protège, c'est merveilleux, le chiffre est juste ; pas un de plus, pas un de moins.

— Que dirais-tu si tu me voyais engager une partie de dés : rien ne résiste à mes combinaisons ;

je sais déjouer la ruse des adversaires et gagner à coup sûr et sans peine.

— Grand roi, je t'en supplie, donne-moi la science des dés et, en échange, je te donne celle des chevaux.

— Volontiers, mais tu jures, si j'y consens que, demain, avant le crépuscule, nous sommes chez le roi Bhîma.

— Par les seize grands royaumes du Djamboudvipa<sup>[1]</sup>. »

La leçon commence, l'élève attentif; le démon Kali se sent vaincu et prend le parti de quitter le corps de Nala. Sur son siège remonté, le faux cocher, vif et libre de la fièvre et de l'oppression, maintenant est sûr de regagner son royaume, quand il voudra.

Le char vole et, le lendemain, à l'heure dite, entre dans la cour du palais, avec des roulements de

---

[1] Les seize principaux royaumes de l'Inde ancienne, selon les légendes.

tonnerre. La foule accourt enthousiasmée ; il n'est pas jusqu'aux paons perchés sur les tuiles incendiées par le soir, qui n'imitent, avec leur queue éblouissante, chaque roue du char vélocé ; aux éléphants, qui n'encensent de leur trompe le plafond doré des salles. Fête, par mille chants célébrée comme quand les nuées apportent la pluie. Damayantî, du fond de son appartement discerne les clameurs, elle tressaille, a-t-elle deviné l'approche du bien-aimé ? Nala seul savait ainsi faire courir un char.

Lui remplit ses fonctions en conscience, il vient de dételer les chevaux, les panse suivant la règle et la vigueur rendue aux nobles animaux, songe à se faire un lit sur le siège ; le véhicule remisé, vibrant, vers un vaste hangar.

— « La princesse souhaite connaître le motif qui amena les illustres voyageurs. » Sa fidèle servante Kécini, jamais embarrassée pour lier conversation, a dit ces mots soufflés par elle. Nala, en garde contre tous les pièges, répond indifféremment, que le roi Ritouparna est venu pour le swayambara de la fille de Bhîma. Sans s'occuper de qui le regarde avec

une curiosité peu déguisée, il va prendre de l'eau dans les urnes, pour laver l'essieu, les roues et la caisse resplendissante.

— « N'y a-t-il pas, chez le roi votre maître (elle ne se décourage pas), un cocher jadis au service de Nala et qui parût au fait de son sort ?

— On t'a trompée, jeune fille. Nala erre, inconnu, sur la terre. Personne ne peut savoir où il se cache.

— Le Brahmane Soudêva, pourtant, est digne de foi. À l'en croire, cet homme conta que la princesse ne devait pas s'irriter ; plutôt plaindre son mari d'être tombé dans une grande infortune. N'essaie pas de le nier : cet homme c'était toi Vahouka. Suis-moi et viens répéter à ma chère maîtresse le propos tenu devant le saint. »

L'attitude de Nala s'ébranle, sa froideur fond et d'une voix mouillée de larmes : « Soit. Si je l'ai dit, je le répète. Abandonnée de son époux, une femme de haute naissance ne tombe pas à la colère, les épreuves concourent au triomphe de sa vertu et Nala, tu parlais de lui, était assez frappé, sans

trouver, au fond du sort, ce suprême poison que celle-là le trahît ; par lui jadis choisie devant le feu sacré, à la face des dieux. »

Kécini s'empresse de rapporter l'entretien à sa maîtresse.

Le cœur de Damayantî flotte entre le doute et l'espérance.

« Tentons ! dit-elle : conduis mes deux enfants au cocher Vahouka. »

Candide, profonde inspiration ! aux bras déjà tendus par le frère et la sœur, un cri, spontané, déchirant, irrésistible a jailli de Nala. Confus de s'être laissé surprendre, il se tourne vers la confidente, et : « Je t'en prie, laisse venir sur mes genoux ces enfants, trait pour trait ceux que je perdis. » Il couvre de baisers leur tête, riant, pleurant, lui-même redevenu innocent comme eux. « Plus de doute, madame (Kécini revient à sa maîtresse), l'aspect du cocher Vahouka voile le héros Nala. Si vous aviez entendu le cri par l'émotion arraché

à ce père, ou vu les caresses qu'il prodigue à vos enfants! »

Qu'il est, à de certaines heures, malaisé de feindre! Tandis que Vahouka, amené par ordre de la princesse, baisse la tête et garde le respect d'un subalterne mis en présence d'une haute dame, la fille de Bhîma tâche de se composer un visage. Les deux époux s'examinent un instant, douloureusement : leur silence vaut toutes paroles. Si Damayantî écoutait son cœur, elle serait aux pieds de celui, à qui elle a tant à pardonner; d'une voix qu'elle s'efforce de raffermir : « Vahouka, vis-tu jamais un homme, connaissant le devoir, abandonner, la nuit, au milieu d'un désert, la mère de ses enfants, la dévouée épouse innocente par lui choisie entre toutes à la face des dieux? — Attends pour me juger! » s'écrie Nala, devant ces paroles oubliant son rôle. « Si j'ai perdu aux dés mon royaume et te délaissai, sache qu'une malédiction m'accablait, possédé que je fus du méchant démon Kali; mais toi, avec ton libre arbitre, toi, que rien n'aveuglait, tu as voulu briser nos liens. Tes envoyés

dans l'or de leurs trompettes ont proclamé mon agonie, ou que Damayantî allait choisir un autre époux! Ritouparna n'accourt-il pas ivre d'espérance et demain l'Orient princier viendra, comme jadis, disputer ta main. Ah! qu'il ne soit pas de dieux dans le nombre... Femme vindicative, tu as bien châtié le malheureux qui n'a cessé de t'aimer. »

L'orgueil de Nala s'emporte sur l'ombre d'un soupçon : n'est-ce pas l'homme même de s'oublier coupable pour devenir accusateur! mais, dans cette injustice, Damayantî découvre la jalousie, signe encore d'amour. « Ah! dit-elle, tu es toujours celui que j'ai préféré aux dieux, ami! Ce swayambara qui t'irrite, je ne l'imaginai que pour te ramener. Tout à l'heure, si j'osai parler avec l'accent du reproche, je voulais qu'enfin tu te trahisses, pardonne! une plainte, pour la première fois, exhalée de ma lèvre. L'astre aux rayons ardents, qui féconde la terre et l'astre à l'éclat froid, qui filtre par la nuit, les vents, sans demeure au monde : qu'ils consomment ma vie si jamais j'accomplis acte indigne de toi. Ô divinités, triple soutien du Monde, je vous adjure; levez-

vous, en témoins ; dites que seule la vérité coule de ma bouche ou désertez-moi sans retour. »

Cet appel désespéré venait d'être jeté au ciel, lorsqu'une voix proféra pour écho.

« Nala, ne conserve de soupçon à l'égard de Damayantî : son trésor fut bien défendu : nous avons été, trois ans, les témoins et les gardes de cette épouse fidèle. La fille de Bhîma est digne de ton amour ; comme par le passé unis-toi à elle et même si tu peux, aime-la davantage. »

La voix divine fusait encore, que chaque parole retomba, en pluie de fleurs.

Sur la pointe des pieds se dresser, bras entr'ouverts, pour la recevoir et y toucher, ô bonheur ! avec des mains humaines !

Le prodige pour les amants se fit que chacun perçut des calices véritables pareils à ceux qui marquent les allées, dans les parterres et surchargent les vases des palais ; pourquoi s'exprimer plus que ces lotus, ces roses, ces jasmins tus, incueillis : ne s'étaient-ils pas tout dit ? Ils trempèrent, l'un et

l'autre, pour renouveler leur être, en le silence lustral ; sous les guirlandes et le bouquet de lèvres suspendues comme un dais odorant : ou leur baiser toujours, passé, futur, perpétuel. Arrière, un autre bruit : ce leur fut naturel de se retrouver, tellement que, le lendemain, quand éclata l'allégresse de la nouvelle dans la cité, eux seuls après une veillée d'extase, paraissaient, se promenant par les rues pour se montrer, ignorer le motif : Nala restitué à sa splendeur première, selon la robe céleste, don du Naga ; Damayantî, matinale ou vierge comme se sent quiconque échappa à de grands malheurs.

Ritouparna, confus d'avoir traité en serviteur un grand monarque, offrit de subtiles leçons à Nala, qui devint passé maître dans l'art de lancer les dés. Un mois consacré aux plaisirs, le héros prit congé de Bhîma et, suivi de Damayantî, alla demander une revanche à l'usurpateur Poushkara. La même partie et pour lui la dernière reconquit un royaume et gagna les richesses, aussi la vie de l'adversaire. Généreux, il n'abusa de la victoire et renvoya son mauvais frère comblé de cadeaux. La fortune sourit

## *Contes indiens*

constamment à Nala, qui avait payé sa dette à l'adversité et expié le délice d'être préféré aux dieux par Damayantî. Les hommes, dignes de le rester, si les fuit la prospérité, ne s'abandonnent eux-mêmes; et savent, un jour ou l'autre, triompher des destins contraires.

*Arrangé & récrit par Stéphane Mallarmé*

